Jean Yves Collette

UN PARACHUTISTE DANS LE DÉSERT

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Photographie d'archives de l'armée américaine ;
traitement d'image : Jean Yves Collette.

UN PARACHUTISTE DANS LE DÉSERT

AVANT-PROPOS

> *« De nos jours, le désespoir est futile.*
> *De nos jours, tout est futile, y compris le désespoir. »*
> *(*Voir *Nostalgie.)*

INVENTAIRE INCOMPLET des détails du monde, les cent soixante et onze contes d'*Un parachutiste dans le désert* jouent dans tous les registres. De l'intime à l'universel, les mots défilent, certains, à déguster, certains, à recracher, d'autres, tendres, d'autres, moqueurs. Pour profiter pleinement du désespoir ou de la jubilation qu'elles distillent, mieux vaut consommer les histoires de ce recueil à petites doses. Certaines sont cyniques ou cruelles, quelques-unes sont politiques ou dégoûtées, plusieures *(sic)* sont amoureuses ou trop crues... à la fin, nous ne comptons plus celles qui sont ironiques ou caustiques. Un drame est évoqué en quelques mots, une joie intense est dévoilée ou dissimulée, d'incontrôlables bouffées d'émotion nous sautent au visage... quand nous ne sommes pas en train de déceler la colère, la frustration, la douleur ou la révolte de l'auteur, qui tente de les cacher dans des situations absurdes. Quoi qu'il en soit, montrés ou dissimulés, les sentiments n'en sont pas moins terribles (comme dans « terribles conséquences »). Si la variété des émotions est grande, elle n'a pas fait l'objet d'une liste pour repérer celles qui manqueraient à la panoplie. Certaines se répètent, rebondissent d'un conte à l'autre comme une obsession et poursuivent leur charge. L'amour, par exemple, ou la colère sont présents sous de nombreuses formes, toutes passionnées. À chacune ou chacun de coller à la réalité qui lui convient car, n'en doutez pas, ces faits de vie et ces contes sont tout ce qu'il y a de plus réel.

ABOUCHEMENT

à D. D.

Robert Alain Zimmer est mal dans sa peau. Depuis plusieurs semaines, il cherche à retenir l'attention de Roberte Aline Merzim, mais elle semble indifférente à ses signaux (dont elle ne perçoit peut-être rien). Épris de son rêve, plutôt que d'une personne réelle, Robert Alain, se trouve incapable d'entreprendre seul le chemin qu'il croit devoir emprunter pour trouver le bonheur. Troublé, il envisage de requérir aux services d'une tierce reconnue et bien intentionnée, dont les talents de « marieuse » ont fait toute la réputation, pour qu'elle favorise un abouchement. Cette dernière – curieusement surnommée « veuve éternellement éplorée », car elle gère les affaires de cœur qui lui sont confiées vêtue de noir de la tête aux pieds – accepte de servir d'intermédiaire à l'intimidé. Quoiqu'elle prît ombrage de recevoir les hommages d'un prétendant par l'intermédiaire d'une étrangère, Roberte Aline n'en fit rien paraître et accepta le rendez-vous proposé. Au début un peu dédaigneuse, elle avait rendu l'approche difficile et il fallut l'énergie désespérée (de la dernière chance !) de Robert Alain pour que cette rencontre réussisse malgré tout. L'entretien fut constitué de nombreux et insistants regards et d'assez peu de mots. Il est vrai que rien n'est jamais simple dans l'expression des sentiments et le long entretien souhaité n'eut pas lieu – pas ce jour-là. Tout de même, ils chassèrent assez de nuages pour voir apparaître leurs bouches. Comme des rayons d'astre glissent sur le miroir d'un lac, leurs lèvres se réunirent et, à ce jour, elles n'ont pas réussi à se détacher.

AMOUR-PROPRE

Des colères indescriptibles peuvent avoir été provoquées par d'insignifiantes raisons – illustrant sans doute « l'effet papillon », qui répond lui-même aux conditions initiales de la théorie du chaos. Des humiliations, des traitements mortifiants – quand les bornes sont dépassées – peuvent aussi pousser des personnes dont l'amour-propre a été blessé, dont l'estime qu'elles ont d'elles-mêmes n'a pas été reconnue, à vouloir s'imposer à tout prix à la considération d'autrui. Il en fut ainsi de la vie d'un inoubliable dictateur sud-américain, dont l'existence entière a été conditionnée par un événement fortuit survenu dans sa jeunesse. Un jour qu'il flânait sur la place du marché de son village natal, au milieu de la foule bigarrée (comme il est d'usage de le dire en pareille circonstance), il ressentit sur sa cheville gauche et sur son pied nu dans sa sandale, une chaleur pas désagréable. Intrigué, il jeta un regard vers le sol et aperçut le chiot d'un autochtone qui venait de se soulager précisément à l'endroit où une sensation inhabituelle l'avait atteint. Une seconde, interloqué, il fut pris ensuite d'une fureur sans nom ; il se mit à crier qu'il allait tous les exterminer... ce qu'il passa le reste de ses jours à concrétiser.

ANAGRAMME

aux voyageurs

Le café près de la gare pourrait indifféremment se nommer Café des départs ou Café des arrivées, tout comme l'hôtel à proximité pourrait adapter son nom à la situation. Nous avons entendu dire que ces dénominations feraient oublier aux voyageurs leurs raisons même de se rendre à la gare car, mises l'une pour l'autre, elles les rendraient insensées. L'espace leur paraîtrait étrange et se transformerait en un lieu onirique, modifiant leurs intentions et leurs destinations. Construction d'air et d'acier, la halle initiale changerait d'idée et transformerait la « gare » en « rage » et le débit de boissons en Café du Soleil d'or ou l'hôtel en Hôtel de la Nuit étoilée, de toute évidence nettement moins exotique aux yeux confus du voyageur.

ANNAL

Encore trois mois, deux mois, puis un, avant que cette procuration annale ne perde son effet et qu'il se trouve à nouveau dépouillé de sa raison d'être. Hors de la possession paisible et ininterrompue de ses attributs, il se sent malade, incapable, dépourvu de tout ressort. Il ne s'y habituera jamais. Il s'y attend, mais la précarité le surprend chaque fois. Pendant une seconde seulement – mais c'est le plus terrible des instants – avant que ne se renouvelle son autorisation à procéder pendant douze autres mois, il croit qu'il va « craquer », que sa vie va basculer dans un monde de noirceur. En réalité, l'angoisse l'étreint dès la première seconde de chaque nouveau mandat et ne le laisse jamais, ne lui accorde jamais aucun répit.

ASSASSIN

à Passou

Vingt-cinq ans et toutes ses dents. Poète, sans amant... Dans ces pays-là, un mari suffit pour connaître le danger. Nadia Anjuman, afghane de la ville d'Hérat, dans le pays de l'opium, où poussent aussi les *Gul-e-Dodi (Fleur rouge foncé),* venait de faire paraître ce recueil où elle écrivait : « Espoirs envolés, désirs non exaucés / Je suis née en vain, c'est vrai. » Elle fut mal tuée – non pas de la mort « noble » qu'implorent, paraît-il, les soldats – mais assassinée, de manière pire qu'animale, à force de coups de poing et de pied, morte lentement, dans la pauvreté de la mort, forcée d'entendre pendant qu'elle mourait les hurlements porcins d'une brute musulmane – son cher mari – qui la trouvait « trop libre ».

ASSEZ

« Longtemps, je me suis couché de bonne heure », et puis, j'en ai eu assez ! Il m'a semblé tout à coup qu'il y avait d'autres heures que l'heure des poules (et surtout des coqs) pour se lever. Il m'a semblé que la vie avait d'autres rythmes en réserve. Au bureau, certains en ont parlé et j'ai compris que, les fins de semaine, après s'être levés un vendredi, ils n'allaient pas se coucher avant le samedi, et le samedi, pas avant le dimanche. Pour moi, ce fut une incomparable révélation, une découverte merveilleuse. Pendant de nombreuses semaines, les jours de congé, je les accompagnai dans des soirées, profitant de leur expérience... Longtemps, je me suis couché le jour suivant, et puis, j'en ai eu assez !

ATTENTE

Contre toute attente, il ne s'est rien passé d'inouï ! L'autocar est arrivé à l'heure et le trajet jusqu'à Québec a été aussi long que d'habitude, c'est-à-dire plus court qu'en train. Un temps doux, sans nuage, a accompagné notre séjour qui s'est déroulé sans anicroche : pas une seule des rencontres prévues n'a été retardée, les repas au restaurant furent agréables et, puisque nous étions invités, nous n'avons pas eu à nous soucier des tarifs. Après une nuit d'amour (secrète) au charmant petit hôtel qui avait été réservé pour nous, où nous n'avons utilisé qu'une seule des deux chambres retenues, nous avons encore folâtré tout l'avant-midi, comme Ève et Adam. Un taxi nous a ensuite reconduits à la gare intermodale, sans tenter de nous faire visiter la ville. En dépit de ce que nous appréhendions, notre séjour a été réussi à tout point de vue. Au retour, à Montréal, des nimbus bouchaient complètement le ciel et déversaient des tonnes d'eau chaude et acidifiée, précisément depuis que nous entamâmes la traversée du pont Jacques-Cartier, cela, contre toute attente.

AUBADE

Réfugiée à la campagne pour quelques jours, Juliette pique le pied de son violoncelle entre les tuiles de pierre de la terrasse. Elle s'assied derrière son instrument. Il est sept heures. Elle profite de la lumière douce de ce matin d'été, et du silence, pour répéter la *Suite pour violoncelle seul* (numéro deux) *en ré mineur* (BWV 1008), de Bach, avant son concert de la semaine prochaine. Elle a une pensée émue pour son amie qui dort à l'étage et qu'elle aime intensément... Ces jours-ci, elle est heureuse – comme d'habitude, pense-t-elle. Elle lui offre sa musique telle une aubade mélancolique.

AVANT

Avant, ce n'était pas pareil. Après, à une autre époque, des circonstances cruelles ont façonné son cœur. Après, chaque fois qu'une situation difficile se présentait, il se renfrognait, son visage s'assombrissait, devenait dur. Dans sa solitude, il se battait contre lui-même ou contre des éléments adverses. Il se disait, quelquefois : « Courage ! tu passeras au travers de cette mésaventure », mais c'était rarement suffisant. Souvent, il tombait de haut, comme *un parachutiste dans le désert,* et se sentait tout aussi perdu que lui. Sa chute l'aveuglait et il ne voyait plus le sens de sa vie. Ensuite, il a rempli son existence de projets ambitieux, il a commis des imprudences, il a eu des succès, il a provoqué en duel symbolique tous ceux qui le croisaient et, souvent, il l'emportait. Un jour, un autre défi lui est apparu comme une épreuve ultime : celui de retrouver son humanité, de redevenir comme avant le moment où sa vie a basculé dans une autre dimension.

AVEU

à A.-M.

Dès son réveil, elle commence à parler. En préparant son petit-déjeuner, elle règle quelques affaires domestiques avant de s'attabler pour un inamovible rituel composé de nourriture et de mots. Elle attend un appel ou elle compose un numéro qui lui donnera accès à de l'écoute. Elle dispose d'une fourchette de numéros à dix chiffres, tous semblables, qu'elle forme tout en salivant.

— « Allô ! Comment ça va ? »

— « Allô ! » (Peu importe la réponse.)

— « Imagine-toi donc que... »

Selon les événements de la veille, surtout ceux de la soirée, et les amorces matinales, et les faits prévus ce jour-là, et les retours sur ceux de la veille aussi bien que tous les épisodes qui pourront être anticipés, elle parlera pendant trente minutes, quarante-cinq minutes, voire une heure. Les mots ne se retiendront pas de couler en flots, par vagues ou en tempête. Dès qu'elle terminera un appel, elle composera un autre numéro et recommencera à raconter sur le même ton, avec la même franchise et avec le même émoi, sans distinction réelle, les aventures du chat et ses mésaventures de couple. Quand elle aura tout raconté, tout répété, et qu'elle se préparera à vivre aujourd'hui les événements extraordinaires de sa vie – pour les raconter demain – elle n'aura pas expliqué comment il est possible de s'ennuyer autant et d'en être si résolument malade.

BANLIEUE

Nous trouvons, dans les banlieues, des êtres atteints d'une remarquable vie végétative, vie qui traîne avec elle un engourdissement supérieur et maintient ces êtres dans un état tranquille dont ils jouissent sans discontinuer. La torpeur est si profonde qu'elle frappe aussitôt les arrivants, qui espèrent faire là un bout de chemin, et les engouffre. Dans ces lieux, près d'un banc, les portes s'ouvrent... pour entendre des discours de consommation beaux comme la peste.

BIAIS

à Linda B.

Je ne m'étais pas attendu à ce qu'elle soit à ce point rébarbative à mes avances – éventuellement maladroites – ni qu'elle cède dans l'instant aux signaux obliques que je lançais. J'étais pourtant convaincu que j'arriverais à la séduire, que le temps viendrait où elle m'apercevrait même sans me voir, qu'un mot, qu'une circonstance, qu'un hasard, fût-il ténu, arriverait à nous attacher un moment l'un à l'autre. La nécessité de sortir, pour griller une cigarette, du lieu fermé où nous nous trouvions séparément dans une foule disparate, nous a servi de biais. Enfin « rapprochés », nous discutâmes savamment de tabac et d'autres questions domestiques, sans conteste non représentatives, mais susceptibles de mettre en évidence nos similitudes aussi bien que nos dissemblances. Cette rencontre n'eut pas de suite.

BOURSOUFFLÉ

à F. F.

Deux « f » comme dans « souffle », tel le vent qui menace sous forme de bourrasque, telles les poches de fatigue ou de manque de sommeil ancrées sous les yeux, tels les multiples « f », comme dans « effacé, rafale d'effaçage, effacement », tel le vide dans lequel nage l'effaceur, abruti efféminé, boursoufflé d'air... Des « f » qui, lorsqu'ils sont prononcés, chatouillent la note fricative labiodentale sourde, comme dans « fat », « café » ou « chef » (de police) ou la fricative labiodentale sonore correspondante à « neuf », par exemple. Voyez comme l'enflure est courante ! Nous n'en finissons plus des disgracieuses apparitions adipeuses ou aqueuses que l'Effaceur magique$^{\text{MD}}$ (sous forme d'éponge à main ou de vadrouille) n'arrive pas à faire disparaître.

BOUVRIL

à Mylène D.

Le percement de la lèvre ou de la lame nasale chez la femme (ou chez l'homme) est comparable à la pose de l'anneau de nez chez les bovins et chez d'autres animaux. La fonction esthétique supposée de ces anneaux, de ces clous et de ces boules chez l'humain est un euphémisme pour ne pas avouer qu'il s'agit, au mieux, d'un signe d'appartenance à un clan ou à un groupe social, au pire, d'un signe de soumission à une secte innommable. Il n'y a pas loin entre ces « bijoux » et le collier de chien serti de métal utilisé dans les pratiques sado-masochistes. Et nul doute que de tenir une personne par l'anneau du nez est aussi efficace pour la diriger que de mener le bœuf, jadis impatient et têtu, au bouvril, dans l'antichambre de sa mort.

BRUTALITÉ

aux amateurs de sports

Dégoûté devant le visage arrogant, plein de bave, de tel ancien joueur de hockey devenu entraîneur, la tête empâtée de tel dirigeant religieux intégriste, qui s'en lave les mains, et celle de tel inculte chef politique borné, sans compassion ; effrayé du regard vide de ces voyous devenus dieux des stades, à l'identique du regard des criminels regardant la société comme la proie naturelle qu'elle se trouve à être ; frissonner devant le sourire sinon le franc rire de tel tortionnaire syrien ou israélien décontracté, amoureux de son travail, ou côtoyer quotidiennement telle fière pléthore citoyenne égocentrique, agressive, haineuse et intolérante, incapable de laisser vivre les autres, mouchards professionnels... Paniquer devant telle société brutale (où nous pensons un jour voir arriver la paix), nous, pauvres humains, « imbéciles vers de terre » (Pascal).

CALME

Dans la solitude et la demi-ténèbre de son cabinet de travail, espace caché au milieu de la ville, dans une rue ombragée : le calme. L'écran seul jette sa lumière blafarde et éclaire la table de travail et le clavier devant lui. Le silence règne. Il se concentre. Il cherche à décrire une vague sensation qui l'assaillit un jour moins paisible. Dans l'immobilité apparente, des pensées se choquent et il arrive que l'effort provoque des froncements et garnisse son visage. S'il n'obtient pas de résultat, la fatigue le gagne. Dans son application, il ferme les yeux pour mieux circonvenir ses idées. Quelquefois, il s'endort.

CARPETTE

Académie (jardin où enseignait Platon) ; carpette (petit tapis) ; anglaise (généralement, personne de sexe féminin habitant l'Angleterre). Décerner (accorder une récompense) ; depuis 1999 (dix ans depuis, en 2009) ; prix (chaque chose a son prix) ; « indignité civique » (grave, frôle la trahison). La sérieuse Académie de la Carpette anglaise décerne un prix à qui s'est distingué, par son acharnement, à promouvoir la domination de l'anglais (à s'aplatir comme une carpette), spécialement aux déserteurs de la langue française (personnages plats, rampants ou serviles), qui ajoutent à leur incivisme une veule soumission aux puissances financières (sont à leurs pieds, les flattent bassement), responsables de l'abaissement des identités nationales (paillassons), de la démocratie et des systèmes sociaux. — Pour consulter la liste des récipiendaires, utilisez votre moteur de recherche préféré.

CATILINAIRE

pour vider J. C.

En paraphrasant Cicéron, je lui demande, sans complaisance ni ménagement, jusqu'à quand, petit-Jean-gros-Jean, abuseras-tu de notre patience ? combien de temps encore serons-nous l'objet de ta fainéantise ? jusqu'où te mènera ton hypocrite pouvoir ? Depuis que tu vaques, tu nous vides ; depuis que tu t'enorgueillis, tu nous humilies ; depuis que le pouvoir te traverse, tu nous dégoûtes ; depuis que tu parles, tu nous mens ; depuis que tu t'en vas, tu restes ; depuis... Mais, qu'attends-tu donc, petit-Jean-gros-Jean ? Allez, va-t'en, va-t'en !

CHATTE

Quand le mot est prononcé, une rougeur colore les tempes de l'érotologue. Petit à petit, la vague confusion qui s'était instillée dans son esprit se transforme et des images intenses l'occupent. Des mouvements lents, qui semblaient étudiés, agissent en douceur. Il ferme les yeux ; il cherche à faire ressortir des images fortes dans le foisonnement des sensations qui surgissent. Il est traversé de figures animées qui transcendent ses impressions. Il se complaît dans un monde onirique. Il ne cesse de penser à l'objet de son trouble, tandis que ses doigts se déplacent délicatement et qu'ils explorent les détails sensuels qui se cachent dans les profondeurs de la fourrure vivante... Il est choqué quand les griffes amoureuses mais acérées de la féline se plantent dans sa peau et que cessent les doux effets.

CICATRICE

Écrire les met en évidence. Les plus récentes rougissent ou se gonflent quand le travail ou la fatigue les durcissent ; les plus anciennes restent blanches, bien marquées sur la peau. Elles durent toute la vie ; elles en sont les repères. Il y en a d'autres qui sont invisibles, non pas qu'elles soient cachées sous les vêtements, mais parce qu'elles sont inscrites dans la pensée, dans l'existence même. Elles nous guident, elles nous tuent, mais elles ne nous lâchent jamais. Au delà du chagrin de mort qui dure toute la vie, dans l'affreuse poésie et dans sa pénombre, elles nous mènent, nos cicatrices, avec des mots choisis, jusqu'au plaisir de la mort qui, comme nous le savons, ne dure qu'un instant.

CLAIRE

à Claire

Sensation de gras tiède, voluptueux, texture onctueuse, inoubliable et inoubliée... Le sexe de Claire qui bâille comme une fine huître de claire, lèvres émues entre lesquelles se glissent mes doigts, touchées mais jamais vues. Notre désir de trop jeunes adultes était immense et nous étions disposés à beaucoup plus. Dans la cuisine, la nuit, nous parlions. C'est en tout cas ce que nous étions censés faire. La maman était couchée, le papa, chauffeur de taxi, travaillait la nuit. Souvent, il s'arrêtait chez lui, à la faveur d'une course qui l'amenait à proximité. L'un ou l'autre pouvait nous surprendre. Alors, Claire et moi, nous nous touchions dans ces endroits-là et nous nous retenions – mal – d'aller plus loin.

COCHER

À l'intersection de la rue Christophe-Colomb et de l'avenue du Mont-Royal, où se trouve la banque et le quincailler, un cocher fou – comme tous les cochers ! – emmitouflé dans un énorme manteau de chat (sauvage), se tient debout dans sa carriole, affrontant la neige qui tombe sans cesse. Son fouet et les guides de ses chevaux à bout de bras, le conducteur hurle tel un extravagant. Tandis qu'il fait traverser son attelage en sens inverse de la circulation, l'un des chevaux s'emmêle les pattes et provoque dans sa chute celle de l'autre, et leur chute fait valser la voiture dans un fracas épouvantable : les chevaux hennissent, blessés dans leur corps autant que dans leur orgueil ; le public des badauds s'exclame ; le cocher, qui a pu sauter à temps de la voiture, coche dans le dictionnaire tous les mots qui concernent la médecine vétérinaire. Dans les rues, l'autobus numéro 97, le camion rutilant qui sort tout juste de la station des pompiers et les Ford T, nombreuses en cette fin d'après-midi ensoleillé, freinent brusquement pour éviter de rendre la scène encore plus cruelle envers les animaux. Personne ne sait comment les pauvres bêtes réussirent à se relever d'elles-mêmes, entraînant la carriole telle une coquille de noix, ni comment le cocher éberlué s'est retrouvé à sa place, prêt à repartir en promenade dans la ville. Au cours de cette histoire absurde, le cocher a perdu son chapeau de poil, mais il n'a pas encore perçu la sensation de son absence.

CRÈME

L'Encyclopédie, de Diderot et d'Alembert, nous donne la recette de la crème fouettée, telle qu'elle était pratiquée à cette époque : « C'est une crème que l'on fait élever en mousse en la foüettant avec de petits osiers ; on y fait quelquefois entrer un peu de sucre en poudre, de gomme adragante pulvérisée, & d'eau-de-fleur-d'orange. » « Figurément, ajoute Trévoux dans son *Dictionnaire,* on appelle crème foüettée, les choses qui ont belle apparence, & qui ne font rien en effet. » De nos jours, la crème fouettée, dite aussi crème Chantilly, est plutôt constituée d'au moins trente-cinq pour cent de matière grasse et peut contribuer à une cholestérolémie élevée. Abstenons-nous, mais n'accablons pas les vaches qui ne font que leur travail !

CRITÈRE

Émile, qui a toujours eu de l'ambition, prend – et les dieux seuls savent avec quelle autorité ! – les hanches de sa maîtresse pendant qu'ils examinent les œuvres exposées dans la galerie (d'art) déserte où ils se trouvent. Le petit Émile a des critères et, du haut de son mètre virgule six, il est rassuré : l'endroit qu'ils visitent correspond exactement à ses attentes. Dans l'espace dépouillé, ils déambulent silencieusement d'un artéfact à l'autre tandis que notre fier héros a glissé une main dans les vêtements de sa compagne (un mètre virgule neuf) et la caresse lentement. Cet exercice les excite vivement. La maîtresse, au début, était craintive et elle lui disait, souvent : « Vieux fou ! Cesse donc ! » Mais, désormais, habituée à la fatalité du plaisir passager, elle profite des caresses qui passent en toute liberté, se presse sur son homme pour y tâter le « dur désir de durer » (Éluard) qui gonfle dans son pantalon et s'en remet à son Émile pour le reste. Si vous les apercevez, dans une galerie, par un bel après-midi d'automne, regardez-les – si votre œil ne se scandalise pas trop facilement – et admirez-les, mais, de grâce ! soyez discret.

DAME

Rien n'est plus débilitant que l'animatrice, le chroniqueur, l'annonceur, la présentatrice, le journaliste qui vomissent de la « dame Nature » à tout escient, à tout moment, ce qui semble être, dans plusieurs cas, la seule manière de tenir une phrase... Dame Nature ne nous gâte pas, en effet !

DÉLECTATION

aux manipulateurs

L'Église catholique romaine, imbibée naturellement de tous les vices ordinaires des humains, mais non satisfaite de la quantité répertoriée, a sans vergogne inventé, pour satisfaire aux idées perverses et exciter l'imagination de ses plus éminents comme de ses plus humbles représentants, un incalculable nombre de vices reliés à la sexualité. Cette institution arrogante, qui n'aurait pas d'existence si ce n'était de son désir de contrôler les habitants de la planète, a choisi ce domaine pour exprimer son pouvoir. Au sommet des péchés les plus cocasses, il y a celui qui consiste à s'attarder délicieusement sur des fautes passées, par goût de l'autodépréciation ou pour se rappeler des plaisirs anciens. La grande Église du vice considère ce péché comme un « dévoiement grave du repentir » et les bougres qui mènent la baraque nomment cette faute « délectation morose (ou prolongée) », refusant de reconnaître la légère compensation recherchée par la victime de leur intransigeance, eu égard aux pénitences qu'ils imposent. Pourtant, l'Église catholique romaine elle-même se délecte morosément de châtier ses sujets, rêvant sans cesse à des Saint-Barthélemy pour asseoir son siège. Pour les savants : Thomas d'Aquin traite, en jouissant, de la « délectation morose » dans la « *Prima secundæ :* La morale générale », question 74 de sa *Somme théologique (Summa theologica),* 1266-1273, œuvre inachevée, assurément pas très délectable à lire.

DÉSAMOUR

à Marie-Hélène

Je ne veux pas rater l'occasion qui m'est offerte de saluer Marie-Hélène et de répéter, pour la première fois, la phrase qu'elle m'avait jetée, mi-souriante mi-sévère, le 28 juillet 1981 (l'heure m'échappe, mais ce devait être en soirée) : « Je n'aimerais pas que l'autochtone soit une femme légère. » Ses boucles blondes, son nez droit, sa bouche fine, ses yeux bleu-gris, sa pâleur... ne disaient pas autre chose alors que (traduction) : Moi, Marie-Hélène, fille de Québec (la ville), je ne veux pas être perçue comme une fille facile. Moi – moi et non pas elle – simple touriste de fin de semaine, simple mais assidu, j'ai cru quelques secondes à une autre des cruautés prodigieuses qu'elle lançait à tout moment... Plus tard, ayant compris soudain quelque chose d'inénarrable, j'ai été traversé de désamour.

DÉSIR

« Pourquoi tardes-tu tant à me prendre », demande-t-il, à haute voix, en s'adressant à la photographie grand format qui sort de la bouche chuintante du photocopieur. Le décompte automatique ne lui laisse pas de répit ; il saisit des paquets d'images évidemment toutes identiques, mais il les examine comme si son attention soutenue pouvait l'amener à découvrir des variantes dans l'image de son aimée ; un sourire peut-être... Il frappe les paquets de feuilles sur la table pour les égaliser, puis il les superpose pour en faire une seule pile bien droite. « J'aimerais que tes bras m'entourent et me serrent très fort... », marmonne-t-il. Il a mesuré l'un des murs de sa chambre : six cent trente centimètres de largeur par deux cent soixante-quinze centimètres de hauteur... Quand il aura terminé de coller en tapisserie les deux cent soixante-dix images identiques de celle dont il réclame les bras, il restera une bande longitudinale inoccupée de cinq centimètres, toute la longueur de la pièce, au niveau du sol.

DESSOUS

La forme générale, en rondeur, malgré quelques angles aigus (surtout aux endroits les plus chauds), est des plus intensément attirante. Mais le désir de toucher à ce relief ne s'explique pas que par ses contours ; la main n'explorerait pas n'importe quelle coupe agréable à l'œil pour de simples raisons esthétiques. Rien n'est plus alléchant que ce qui se devine sous des « dessous chics ».

DISTANCE

Le clochard ne parcourt que de courtes distances, plus brèves assurément que celles d'un marcheur ordinaire dans le trajet qu'il effectue chaque jour de son travail à son domicile, lorsqu'il s'arrête dans quelques commerces, à l'épicerie, à la boulangerie ou même au supermarché le plus près de chez lui, et qu'il allonge des pas et des pas entre les rangées garnies jusqu'à deux mètres de hauteur de produits multicolores. Le clochard, en effet, même renommé itinérant, n'en est pas moins une personne socialement inadaptée, sans travail, sans toit, qui fréquente rarement les supermarchés et, par conséquent, n'en explore pas assidûment la longueur des allées ni leur abondante garniture.

DOUZE

À Terrebonne, dans l'arrondissement du même nom, Marie-Jeanne regarde la télévision avec Antoine, son plus jeune fils. Elle le regarde à la dérobée et trouve qu'il grandit « tellement » vite. Elle se rapproche de lui et veut le prendre dans ses bras, avant qu'il ne soit trop tard... Mais, il est trop tard. À douze ans, l'enfant lui déclare : « Voyons, m'man, j'suis pus un bébé ! » Marie-Jeanne pense à son amant qu'elle hésite souvent à prendre dans ses bras... Pourtant, pour obtenir sa tendresse, l'amant n'hésiterait pas à falsifier son certificat de naissance. Marie-Jeanne attendra-t-elle qu'il soit trop tard ?

DUBITATIF

L'après-midi est calme. Au café du théâtre, les dîneurs ont quitté les lieux depuis un moment et le personnel a remis la salle en état. Dans l'annexe, près des vitrines, le soleil éclabousse tandis qu'un client, dans un état second, étire un café. Dès que cette table lui a été assignée, il a sorti un livre et un journal de sa serviette mais, jusqu'à maintenant, il ne les a pas touchés. Il se sent bien, même très bien, mais un peu drôle ! Peut-être parce qu'il est libre cet après-midi, qu'il n'a pas à travailler. Il est assis là depuis deux heures, mais il ne constate qu'à l'instant la présence d'un fond sonore de vraie musique. Son rythme de vie le rendrait-il sourd ? Son regard « regarde », mais il n'aperçoit pas les gens qui défilent devant ses yeux ni le mouvement incessant de la ville. Dans son esprit, les choses ne sont pas plus claires ; il ne réussit pas à fixer une pensée ; il divague ; il déambule entre les sens ; il se dégonfle devant l'effort nécessaire : il doute de sa capacité à résoudre quelque question que ce soit. Il saisit le journal, lit quelques titres, puis le repose. Il tient le livre dans ses mains ; comme d'habitude, il l'examine de tous côtés avant de commencer à le lire ; il l'ouvre, enfin, d'abord au hasard, puis il s'attarde ; dans l'incertitude, il lit : « Albertine employait toujours le ton dubitatif pour les résolutions irrévocables. » Ah ! Cher Marcel, songe-t-il.

DUBLINOIS

Il est debout sur son socle, une jambe croisée devant l'autre, le corps appuyé sur une canne, le chapeau incliné vers la gauche, bien calé sur ses oreilles. Pose détachée, tel un *dandy.* Sa statue en ronde-bosse, grandeur nature placée sur un socle – un grand carré de bronze surélevé de cinquante centimètres – peut servir de siège, quoique, d'abord, cette idée échappa au concepteur. Dans l'espace piétonnier où il a été installé, son regard porte au loin ; placé de cette façon, c'est à peine s'il perçoit la présence de la femme fatiguée, qui a déposé ses sacs d'épicerie et qui se repose, assise à ses pieds. Ainsi disposé (piédestal, air goguenard), personne ne s'étonnerait s'il se mettait à haranguer les passants, mettant en valeur des passages de son *Finnegans Wake...* Mais le célèbre Dublinois n'a qu'une idée en tête : rejoindre ses compatriotes au pub accueillant qui donne sur la place, et que nous apercevons quelques mètres derrière lui, pour y savourer un *stout.*

ÉBAUDIR

à la Nature

Dès qu'arrivait l'heure, sans que l'heure ne soit écrite ni dite, le petit garçon et le jeune chien – un colley un peu abâtardi – tous deux réglés comme des horloges, se trouvaient à la grande porte en treillis de broche qui fermait le champ clôturé où paissaient les vaches. Au moment de la traite, il s'agissait d'ouvrir cette grande porte et de la refixer plus loin, pour former un couloir qui conduisait les animaux vers l'étable. Les placides ruminants apercevaient les cabrioles du chien bien avant que le garçon n'ait rejoint le troupeau et chantonne : « Allez, les vaches ! Venez, les vaches ! » Leur attitude docile montrait pourtant qu'elles connaissaient le rituel qui les soulagerait bientôt du bon lait qu'elles produisaient tout le jour et qu'elles transportaient. Le garçon participait à la traite ; il transportait des seaux à la laiterie pour que le lait soit rafraîchi et « séparé »... Malgré le travail qu'il accomplissait, il s'ébaudissait chaque fois qu'il en buvait de grands bols.

ÉBRUITER

Il semble que le gouvernement camoufle, depuis plusieurs semaines, la nouvelle de l'engagement du pays dans la lutte contre la nature des faits. Ce n'est pas la première fois que cette rumeur parvient jusqu'à nous, mais elle circule désormais avec tant d'insistance que la confirmation du plan d'action ne saurait tarder à être annoncée. En coulisse, plusieurs membres du cabinet ont d'ailleurs laissé entendre, sans rien en dire de précis, que des sommes colossales seront investies. Toutefois, du même souffle, ils admettent que nous n'avons pas vraiment les moyens d'appliquer cette mesure. Coup de dés créateur d'emploi, la lutte contre les faits a toujours été l'apanage de ce gouvernement qui n'a pourtant jamais réussi à s'y engager fermement. Le bruit aura servi de ballon d'essai et aura permis à la population de se faire à l'idée. Même s'il ne faut pas se fier aux apparences, force est de constater que la rumeur, malgré son aspect intrigant, n'a pas suscité de vagues de réprobation. Une conférence de presse du premier ministre a été annoncée pour mercredi. Nous en saurons alors davantage... à moins qu'il ne nous annonce la tenue prochaine d'une élection anticipée.

ÉGAREMENT

Il passe la bande de tissu autour de son cou, une bande de soie très fine, importée d'Italie, qui porte la griffe d'un couturier, évidemment célèbre. C'est bien tout ce qu'il peut se payer, cette bande de tissu, quand il veut paraître à son avantage. Devant lui, dans le miroir, un autre que lui fait des gestes qui ne lui sont pas inconnus. Il glisse l'étoffe sous le col de la chemise puis, par-devant, croise les pans de cette cravate pour la nouer. Les gestes qu'il pose sont mécaniques, précis, mille fois répétés ; il doit en obtenir un résultat identique à celui des autres jours. Le nœud parfait, il le pousse à l'intersection du col et l'ajuste en tirant les pans... Rien ne le ferait déroger à ce rituel ni s'écarter des voies raisonnables qui font de lui un homme respectable. Rien, sauf une aberration, un dérèglement inattendu, comme ce jour où, devant son porte-cravates, il se mit à croiser ses belles, à les lier les unes aux autres pour en faire la tresse multicolore avec laquelle il allait se pendre.

ÉLAN

Depuis sa syncope, pendant laquelle il a pu expérimenter la « légèreté de l'être », il se laisse souvent envahir et se délecte de sensations étranges, semblables à celles qu'il a ressenties un instant avant sa perte de conscience. Le mouvement qui l'emporte semble résulter d'un exercice de saut réussi. Par un seul effort, en une seule poussée, il se détache de l'attraction terrestre, tel un cosmonaute biélorusse qui parvient en apesanteur. L'impulsion est irrésistible. Un mouvement s'empare de lui et il traverse la matière, si léger et de manière si naturelle que son aisance ressemble à du bonheur. Alors, il a un élan de tendresse spontanée pour l'humanité. Élan qui ne va pas durer.

ÉLIXIR

Mahaud-Marcelline de Masha de Mimosette n'est pas rapide. Elle a besoin de voir venir les événements et, quand ils viennent, elle prend le temps de les moduler, quand c'est en son pouvoir, pour qu'ils correspondent à ce qu'elle souhaite. Ainsi, pour une sensation désagréable que d'autres écarteraient du revers de la main, elle peut entreprendre, avec une certaine complaisance, des démarches fastidieuses visant à en atténuer les aspects les plus forts. Elle travaille avec constance mais en douceur. Elle n'aime pas élever la voix. Elle fuit les colères avant que ces dernières ne la tétanisent. Elle cherche à convaincre plutôt qu'à contraindre. Elle a des vertus. Mahaud-Marcelline de Masha de Mimosette est tolérante et milite avec patience pour que lui soit donné tout le temps qui lui est nécessaire. Néanmoins, s'il arrivait qu'après tous ses efforts elle échouât, elle serait traversée d'un chagrin pressant – dans lequel nous ne trouverions aucune trace d'acrimonie – mais ne s'en prendrait qu'à elle-même. Elle pleurerait, pleurerait si fort et si longtemps que « toutes les larmes de son corps » en viendraient à couler sur ses joues, dans le creux entre ses pommettes et son nez, et sur sa lèvre supérieure, aussi bien à gauche qu'à droite... Alors, vivement, elle s'empresserait de les attraper par de courts mouvements de langue et en dégusterait le sel liquide tel un élixir. Alors, Mahaud-Marcelline de Masha de Mimosette recommencerait à sourire. Évidemment, ce sourire, par quelques aspects, serait un peu pincé !

ELLE

à l'insaisissable

Je ne la connais pas, pas vraiment, mais je ne pense qu'à elle ; j'ai l'impression de ne connaître qu'elle. Je l'imagine, mais en abstraction de chair et d'esprit. J'ai un singulier portrait d'elle. Je la vois marcher, à grandes enjambées ; malgré sa course, je tente d'aller vers elle. J'aperçois son ombre, aussi insaisissable que l'ombre portée d'une ombrelle. J'ai mal au désir que j'ai d'elle. Je la vois qui file, sans doute va-t-elle changer son nom pour celui d'un elfe... Comment la reconnaîtrais-je alors, comment me reconnaîtrais-je en elle ? Non, ce n'est pas à toi que je parle, c'est à elle ; pourtant, je te demande sans cesse comment réussir à parler à l'être en elle.

ESPRIT

L'esprit du lieu n'a jamais été aperçu, mais tous l'ont fréquenté. Debout, dans le couloir, appuyé au cadre d'une porte, il s'entretient avec les passants. Nous ne le voyons pas, mais il accompagne qui s'y promène. Il est absent, mais dès que les yeux se ferment et que les rêves rôdent, il est juste là. Invisible, l'esprit des mots apparaît dans la disparition, quand les êtres sont envahis d'images, quand la nuit s'en vient ou s'en va, quand, lisant, les yeux se ferment sur une phrase exemplaire. Alors, l'esprit enrobe la phrase, lui donne son mystère, montre chaque mot dans une enveloppe chatoyante, clarifie le sens et met en valeur la musique du verbe.

ENCORE

Ce n'est pas tant qu'elle tenait à s'exprimer sur le sujet, mais elle ne put s'en empêcher, ressentant dans son corps ce qu'il devait, lui, ressentir dans le sien. À le voir s'esquinter si vivement à ses pieds, elle fut prise de pitié pour lui, qui voulait si bien faire pour elle. Elle ne voulut pas le laisser dans cette position où elle le regardait de haut, pendant que lui, le cou endolori, la regardait, amoureux, par en dessous ! Elle lui dit : « Voulez-vous cesser ; vous aurez encore ce mal qui vous empêchera de continuer et même de dormir ! »

EXCENTRIQUE

à N. d. B.

J'ai rêvé de N., qui habite déjà une maison de rapport (comme nous l'entendions jadis) construite en périphérie d'un paysage lunaire, où il souhaite obtenir, au gré des déménagements, un appartement qui donne sur une vue encore plus désolée. Nous apercevions lui et moi l'immeuble où il vivait et il m'indiquait où se trouvait, au dernier étage, l'appartement qu'il souhaitait occuper un jour. De l'endroit où nous nous trouvions, nous avions une vue d'ensemble du bâtiment et il était aisé de constater qu'il n'avait pas été construit dans la région de Sudbury (en Ontario), mais bien réellement sur la Lune... et que le paysage dévasté qu'il admirera, éventuellement, au moment de sa retraite, ce sera la Terre, un détail dans l'Univers !

EXFOLIER

Pour les reproduire électroniquement (pour les numériser) et procéder ensuite, avec un logiciel spécialisé, à la reconnaissance des caractères et à la recomposition du texte, il tailla le dos du livre et exfolia les pages une à une en sachant que, sans les folios en bas de chacune, il ne retrouverait pas aisément ou pas du tout l'ordre de celles-ci, s'il lui arrivait, par inadvertance, de les échapper ou de les laisser tomber sur le sol. Or, il s'agissait d'un livre sans pagination, qui comportait, certes, des repères visuels (blancs) dans son édition d'origine, mais qui n'allaient pas être restitués au cours de cette opération de reproduction. Le caractère poétique du texte et la disposition artistique de la mise en pages n'arrangeraient pas les choses, éventuellement, d'autant plus que les dimensions de l'ouvrage obligeaient déjà le technicien à procéder en deux étapes pour saisir le contenu de chacune des pages. Les risques liés à ce travail s'ajoutaient les uns aux autres et rendaient l'équipe nerveuse. Et il arriva ce qui devait arriver dans de telles circonstances : un apprenti, qui était allé chercher des cafés pour ceux qui allaient en pause, et qui avait en partie la vue obstruée, s'est emmêlé les pieds et, en voulant rétablir son équilibre, s'est appuyé sur le bord de la table où se trouvaient les pages empilées, les a fait tomber par terre, a lui-même chuté et a renversé les cafés sur les feuilles. Filmée au ralenti, la scène de maladresse serait devenue une pièce d'anthologie. Il fallut donc, difficilement à cause de la rareté du livre, se procurer un autre exemplaire et procéder à une nouvelle exfoliation...

EXPLOSION

à M. G.

Depuis des jours, il cherchait une amorce mais n'en trouvait pas... jusqu'à ce qu'il tombe sur le premier paragraphe de *L'Autel des morts,* de Henry James, auquel il croyait pouvoir s'accrocher : « Il avait une mortelle aversion pour les anniversaires nébuleux, le pauvre Stransom, et les aimait encore moins quand ils prétendaient à quelque importance. Les célébrer ou les supprimer lui était également pénible et seule une célébration avait trouvé place dans sa vie : chaque année il avait observé à sa manière la date de la mort de Mary Antrim... » La fugitive impression qu'il avait eue en commençant à lire le mènerait sûrement quelque part, quoiqu'il n'en voyait pas encore la lueur. Il devait parler de fêtes, d'anniversaires, de célébrations, mais son sujet se dérobait, se cachait dans la flambée de milliers de mots qui l'éblouissaient, de toutes ces lettres plus brillantes les unes que les autres et qui masquaient, à n'en pas douter, l'idée salvatrice ou la pensée damnable qu'il cherchait. Peine perdue. Pétards, jets de gaz enflammés, spectaculaires projections dans des cieux volcaniques, feux d'artifice... rien, pas une ligne, pas un fragment de texte n'osait surgir du champ d'explosions guerrières qui se manifestaient avec violence sous ses yeux, dans les dictionnaires et, tout aussi soudainement, dans les lexiques et les autres recueils qu'il consultait. Alors, il décida de changer de sujet.

FANTÔME

« Et quel est cet objet, là, cette sculpture ? » « C'est un masque dogon, qui provient du Mali, rapporté par mon père », répond-elle. Le masque fait bien un mètre de hauteur et la partie qui couvre le visage se trouve dans la portion inférieure. L'esprit des ancêtres et celui des Dogons – qui parlent la même langue secrète, le *sigi so* – est réputé se loger dans la partie supérieure de ces figures rituelles réservées à la société des masques. Les esprits dogons sont jaloux de leurs maisons sculptées comme de leur cosmogonie... La documentariste poursuit son tournage, prenant des images et posant des questions. L'artiste est une personne originale qui parle bien de son travail, son atelier est un fouillis d'objets les plus disparates, les œuvres qu'elle propose à l'œil de la caméra sont fascinantes, le jardin de sa maison est une merveille, bref la réalisatrice est heureuse de sa récolte d'images. Le soir, devant l'écran de sa table de montage électronique, elle transfère les images du jour pour les visionner. Rien ! Rien n'a été enregistré ! Pas même le fantôme d'une image. Catastrophée, la cinéaste pense qu'aucun regard n'est innocent, pas même pas celui d'une machine.

FESSE

Si nous décrivions, par exemple, l'un des éléments constitutifs des bipèdes hominoïdes, élément composé principalement de muscles (le grand glutéal, le moyen glutéal et le petit glutéal) et enveloppé d'une quantité variable de matière adipeuse, nous devinerions qu'il s'agit de cette forme plus ronde, plus grasse et plus saillante chez la moitié des humains. Pourtant, qu'il s'agisse d'une femme ou d'un homme, cette description sommaire ne serait correcte que si le mot était employé au pluriel... parce que la fesse (au singulier), au moins en ce qui concerne l'origine du mot (dérivé du bas latin *fissa*), désignait alors la « fente » ou la « fissure », mots employés pour le sillon ou la raie qui sépare les deux lobes charnus situés au bas du dos et au-dessus des cuisses.

FEUILLE-MORTE

La ménagère ne se reconnaissait plus. D'habitude enjouée, heureuse d'avoir choisi son sort, elle portait un chagrin extrême qu'elle ne pouvait pas nommer et qui l'obsédait depuis son réveil. Dans sa maison vide (charmant mari au bureau et beaux enfants à l'école), elle faisait les cent pas dans son salon de huit mètres, se tenant la tête entre les mains, pleurant (mais ne s'arrachant pas encore les cheveux)... jusqu'à ce qu'elle s'arrête devant un miroir et soutienne le regard de celle qui se trouvait là et qui avait des yeux de soie couleur feuille-morte. Alors, se reconnaissant, elle retrouva le sourire.

FICELLE

Les doigts d'une main tiennent fermement le cou de l'écrivain, celui qui, le plus détestable, se prend pour lui-même, écrivant froid le matin, rejetant les complaisances, et chaud le soir, cédant à toutes celles qui, profitant de sa fatigue, l'entraînent avec elles. L'autre main fait, à grande vitesse, des dizaines de tours avec une ficelle de nylon du même type – très résistante – que celle utilisée pour la pêche aux poissons de mer. Bientôt, le poète sera mis en échec. Bientôt, il appellera de ses mains battantes le bonheur de la mort. Bientôt, les spectateurs apercevront ses yeux exorbités briller comme un toit neuf en zinc sous un soleil d'été. Des *afficionados,* après coup, déclareront que son œuvre témoignera à sa place de son engagement. Et pourquoi faut-il donc qu'ils soient engagés, tous ces étouffés ?

FILM

À proprement parler, ce n'était pas un événement. Nous apercevions quelques personnages qui semblaient être des paysans ; l'un, détaché du groupe, parlait avec des gestes qui paraissaient enthousiastes ; les autres regardaient ailleurs et attendaient la fin de la causerie. Nous n'entendions rien, mais nous comprenions, allez savoir par quel signe, qu'il s'agissait d'une langue étrangère. Nous n'entendions rien, parce que la bande-son du film avait été supprimée en attendant que les sous-titres ne soient surimprimés sur la bande-image. Les images tombaient en saccades, comme dans les films anciens où il manque toujours un nombre certain d'images par seconde. Tout à coup, le rythme se rétablit ; plus loin, nous entendîmes des sons hachurés interrompus par de la friture ; enfin, le son du film nous parvint tout entier... Il ne s'agissait pas d'un film muet ni d'un autre ancien film, mais de l'une de ces expériences modernes qui intriguent ou qui agacent, parfois. Quand le film fut redevenu complètement normal, nous n'appréciâmes pas particulièrement le poème que déclamait le personnage du début et nous comprîmes que les autres désespéraient qu'il en finisse, quand il hurlait : « Les écureuils tombent des arbres / pluie de poils de rats / roux, noirs, gris, albinos peu importe / les écureuils tombent des arbres », au moment où l'un de ces *sciurus carolinensis* filait entre ses jambes en gloussant. La suite nous a rempli de tristesse ; il nous est devenu évident que filmer servait à provoquer l'âme !

FOLIE

à T. D.

Rue Lajoie, dans l'arrondissement d'Outremont, une femme en chemise de nuit, qui porte une brassée de débris, tente, en vain, de rattraper une camionnette municipale. Elle appelle, mais la camionnette se sauve. Quand la femme se rapproche à nouveau, la camionnette s'éloigne encore ou change de direction. Découragée, elle jette sa charge dans la rue. À des employés municipaux qui, à proximité, gratouillent des plates-bandes en admirant sa fatigue, elle lance, éperdue : « Ils ne reviendront pas, ce sont des fonctionnaires ! » Quand elle prononça ces mots, les employés songèrent à leur trafic d'air – désormais institutionnalisé – et à la contrebande de temps qu'ils pratiquaient sans repentir et, une fois n'est pas coutume, ils allèrent jusqu'à méditer au sujet de leur mort.

FOUDRE

Le spectacle des éléments remplit le ciel d'éclairs gigantesques et le tonnerre gronde, comme il en a l'habitude, avec beaucoup d'enthousiasme, produisant des craquements qui font de l'effet aux plus endurcis. Tout porte à penser à la mythique fin du monde (une transformation de plus, sans doute), mais personne ne sait ce qu'elle sera même si nombreux sont ceux qui croit qu'elle découlera d'une catastrophe naturelle et qu'elle adviendra à une date fixée à l'avance pour punir les hommes de leur bêtise ou de leur méchanceté. Si personne ne peut contrer les qualités humaines tout juste évoquées, tous peuvent contester les superstitions mises de l'avant par les patrons des religions et des sectes les plus variées, pour tenter de rassembler sous leur bannière les pauvres humains – qui, en plus d'être bêtes et méchants, sont d'une naïveté à faire peur. Entretemps, si vous êtes un irréductible individualiste et que vous souhaitez en finir avec les embrigadeurs de toutes sortes, réfugiez-vous sous un arbre dès le prochain orage ! Vous réussirez peut-être là où tant d'autres ont échoué.

FRISSON

Pendant les gémissements, les frissons s'arrêtent et demandent (mais à qui, vraiment ?) : « Est-ce pour moi que tu gémis ? », et ils reprennent avant même d'obtenir une réponse, semant leurs effets aussi longtemps qu'ils le peuvent… Partout dans le corps, ils se dispersent ; aux mêmes endroits, ils reviennent. Ils se savent rares et (pour justifier leur existence), tentent de précéder les gémissements qui ne veulent pas cesser. Les gémissements et les frissons font une course ; ils se répondent ainsi, tant qu'ils le peuvent, avant que les sens exacerbés ne s'éteignent.

FUSAIN

à Sophie J.

Des lignes noires marquaient le papier et modifiaient sa couleur sans que nous ne sachions si les formes qui apparaissaient inlassablement le cachaient ou si elles mettaient en évidence les blancs qui restaient. Le charbon friable, dans la main de l'artiste, déjouait le vide et le plein ; la gomme vidait le trop-plein avant que le bâton noir ne cerne le vide à nouveau. Les doigts passaient sur la surface pour atténuer, lisser, embrouiller le motif… Puis, le crayon repassait pour confirmer ce qui était devenu trop incertain. C'est ainsi que naissait, en allers et retours, entre le noir et le blanc, l'expression de la détresse de la dessinatrice ou son désespoir, quand elle tentait de matérialiser, pour s'en défaire, l'image de son cœur fermé ou celui de son esprit apeuré.

GABARDINE

En sortant du concert, les deux vieux amis décidèrent de marcher, de prendre un peu d'air frais et, peut-être, qui sait ? décideraient-ils, en déambulant, au gré des tentations que leur proposent les menus affichés en bordure des trottoirs, de dîner en ville à l'une ou l'autre des terrasses qui restent ouvertes une partie de la nuit. S'ils apprécièrent de manière toute aussi égale le spectacle auquel ils avaient assisté, ils se sentaient particulièrement heureux de se promener ensemble et de profiter de cette tiède soirée d'été. Ils allaient sans but, c'est-à-dire au bonheur de leurs sens et de leurs pas, quand, sans avertissement sauf un alourdissement subit de l'air, une pluie lourde se mit à tomber et des éclairs à zébrer le ciel, éclairant la métropole. Ils firent demi-tour et partirent en direction de l'endroit où ils avaient garé leur voiture. Ils marchaient rapidement, mais ils ne craignaient rien : ils remontèrent le col de leur gabardine et boutonnèrent soigneusement, de haut en bas, le manteau qu'ils portaient jusqu'alors ouvert, en débraillé.

GARE

Cathédrale des roues de fer et des grincements stridents, caverne des fumées opaques, haute structure d'acier patinée de crasse et murs de pierres glacées, mortel tombeau des voyageurs déprimés qui déambulent sous l'œil sombre des immenses verrières noircies de suie âcre, au travers desquelles la lumière n'a plus passé depuis longtemps, antichambre sinistre de celles et de ceux qui s'engouffreront bientôt dans les couloirs de trains pisseux, aux raides sièges défraîchis, aux vitres maculées de mucosités nasales… Personne ne s'étonnera que, dans ces antres-là, dans ces zones de broyage des faces au teint bistre, et dans ces années-là, il y ait eu tant et tant de destinations tragiques ou funestes. Pas étonnant, non plus, qu'avant de pénétrer dans la gare, quand elles arrivent à sa hauteur, certaines personnes hésitent, prennent le temps de s'asseoir dans les marches du grand escalier monumental et, investies d'une grande tristesse, se laissent aller à pleurer.

GRAND

Berne (1405), Toulouse (1463), Bourges (1487), Londres (1666), Rennes (1720), Lisbonne (1755), Thuringe (1780, après les épisodes de 1450, 1639 et 1686), La Nouvelle-Orléans (1788), Livourne (1857), Chicago (1871), Montréal (1877), Saint-Jean, N.-B. (1877), Québec (1881), Ottawa (1900), San Francisco (1906), Oakland (1991)… et des centaines d'autres villes à travers l'Histoire – excluant les destructions guerrières – ont brûlé dans de grands incendies qui les détruisirent au quart, au tiers, à moitié ou entièrement, en quelques heures ou en quelques jours. Et les hommes de reconstruire de plus belle, avec le désir inavoué de pouvoir, le moment venu, voir brûler encore plus grand, et de reconstruire encore, et d'énumérer des catastrophes encore plus spectaculaires.

GRIMPETTE

à Danielle F.

En chaussant ses socquettes, pour faire comme si, dans sa chaussure de sport, elle ne portait pas de chaussettes, la soubrette, également un peu « gripette », finissait tout justement son « jus de chaussette » et une croûte à la purée de noisette. Plus tard, au pied d'une grimpette (un chemin court en pente rapide), elle faisait sa grimpette (elle montait la côtelette) en s'amusant de douces rimettes. Tout en haut, ce n'est pas sans délices que, toute nue, elle se payait une bronzette avant de redescendre vers la placette de son village ; en chantonnant, elle rêvait de se préparer une salade et sa vinaigrette et de raconter cette historiette.

GROTESQUE

Le plus risible, c'est l'amoureux follement épris qui se leurre lui-même, qui s'enfonce dans une inextricable combinaison de sentiments les plus disparates, charmants, attachants, tournant autour de l'amour, mais qui ne l'atteint jamais, qui vit de promesses, de futurs doux, de futurs toujours plus éloignés… et qui ne remarque pas l'enfoncement de ses pas dans une fange émotive désespérante. Cet être est sans secours, il est sans appui ; il devrait fuir et ne peut pour cela que s'appuyer sur celle qui préfère le garder près d'elle et entretenir ses illusions de plénitude ; il devrait se soustraire sans délai aux discours qui l'abusent, mais il ne peut s'empêcher d'y fixer tous ses espoirs ; il devrait, au milieu des élans de son amour fou, dire toute la douleur désespérée qui lui broie le cœur, mais, au contraire, il se berce de tous les mirages… Il entretient son désespoir et il compte que le sort le contredira ; il vit de ses souffrances, mais espère en être débarrassé sous peu… c'est dire à quel point il voudrait être délivré de lui-même, être sombre, déraisonnable et grotesque.

GYROPHARE

Les gyrophares bleus et rouges, qu'il devinait au loin, battaient la mesure sous ses paupières endolories ; les gyrophares rouges et jaunes, comme ceux des pompiers, clignotaient sans cesse, sans cesse ils tournaient ; les gyrophares blancs, les gris, les noirs comme la nuit, n'éclairaient qu'à l'intérieur du corps, de son corps, dans des zones difficiles à pénétrer, à cerner. L'impression de tourner avec ces lanternes, d'*étourner* (de tourner et d'étourdir)… et de dresser sans jamais en finir la liste des couleurs et de percevoir les traces d'un mal de cœur.

HAINE

à Jean D.

Écoutez-vous les paroles des chansons que vous entendez ? Les comprenez-vous ? N'avez-vous pas de la difficulté à en saisir le sens profond, éventuellement le sens caché ? À moins que vous ne soyez ébloui par la profondeur des sentiments exprimés ! À moins que votre cœur ne se laisse emporter par l'harmonie qui se dégage d'elles ! Évidemment, vous pourriez ne pas être immédiatement touché par ces abîmes d'insignifiance, ne pas vous rendre compte tout de suite du vide qui se présente à vous et du danger que constituent les tréfonds insondables de la pensée qui s'exprime ainsi. De grâce, soyez prudent ! Si vous vous y arrêtiez trop longtemps ou trop souvent, la médiocrité et la fadeur des paroles pourraient vous pousser à de graves extrémités. Il vaudrait mieux, dans ces circonstances, que vous écoutiez des chansons en d'autres langues, surtout dans celles que vous ne comprenez pas, pour éviter – ayant pris conscience de « quelque chose » – de vous sentir poussé irrésistiblement à la haine.

HALETER

Son cœur palpitait. Elle avait tiré de sa garde-robe sa plus jolie robe de printemps, agrémentée de fleurs roses. Pour la mettre en valeur, elle portait des bas et des gants blancs, des chaussures rouges et un chapeau fleuri en harmonie avec la robe. À son cou brillait la précieuse chaîne qui portait deux cœurs enlacés et un message gravé à l'endos. Son maquillage mettait en valeur son teint frais et ses dents impeccablement blanches, tandis que ses boucles blondes voletaient sur ses épaules. En bordure d'une piste sale en terre battue, près de la ligne d'arrivée, elle scrutait les coureuses qui passaient en haletant, cherchant dans le lot, pleine d'espoir, avec des yeux attendris, sa très chère amie, souillée et suante, pour la prendre dans ses bras.

HALLUCINATION

Comme si ce n'était pas vrai, comme si cela ne s'était pas produit, comme si je me réveillais le matin et que c'était un autre jour – et c'en était vraiment un. Comment, ce jour, pourrais-je démêler le réel de l'inventé quand je me réveille et que mon esprit n'a pas encore quitté les avenues d'Oniroville ? J'en étais là, à fouiller dans mes hallucinations, dans mes illusions, quand je me suis aperçu que j'étais encore moi-même, que je me trouvais (venir – et être – de nulle part) là, arpentant inlassablement les rues, me cherchant parmi les égarés, me percevant comme une personne heureuse sur le point de retrouver son intégrité et prochainement capable de reprendre ses fonctions d'analyste des erreurs hallucinogéniques.

HÉSITATION

Il serait facile d'illustrer ce mot par un texte plein d'incertitude, qui ne dirait rien, qui tenterait d'aller quelque part (ou d'en revenir), mais qui ne servirait qu'à faire cracher au stylo des phrases rapides pour tourner lentement autour du pot, telles des valses-hésitations, inhabiles à rendre viable l'expression de la moindre idée. Il serait facile…

HERBE

Je restai couchée sur l'herbe, privée de toutes
mes facultés et brûlante de mille désirs.
Comtesse de Choiseul-Meuze

Ils se dénudèrent réciproquement et se découvrirent sans gêne. Ils s'étonnèrent de la blancheur de leurs peaux, éclaboussées par la lumière du jour, et du contraste de leurs corps sur l'herbe tendre. Ils s'assirent sur leurs vêtements, jetés négligemment par terre, mais ils ne restèrent pas longtemps assis. Cette pose ne leur semblait pas appropriée en la circonstance, ne leur semblait pas favoriser leur réunion. Ils cherchèrent à se rapprocher davantage de l'intense nature humaine qui est la leur. Ils se remémorèrent – comme si cette remémoration aussi leur était naturelle – qu'il était temps de jouir de la belle saison…

HEXAKOSIOIHEXEKONTAHEXAPHOBIE

L'esprit humain est malade, c'est bien connu ; tous les esprits humains le sont, les plus atteints étant ceux qui croient être l'exception à la règle. Rien n'est plus pathétique qu'un être sain (éventuellement dans un corps sain / qui *jogge* tous les matins / dans les allées d'un parc urbain), qui résout toutes les difficultés, les plus simples comme les plus complexes, qui est une personne attachante, amoureuse, compatissante, cultivée, dynamique, intéressante, joyeuse… (nous en passons – et des meilleures), et qui met toute sa démence en valeur en paniquant devant le nombre 666 qui serait, selon d'obscures et débiles conjectures, le chiffre d'un diable qui n'existe même pas.

HYPOTHÈSE

Dans l'hypothèse où aucune histoire ne surgirait de ce mot, il faudra envisager de le dire sans se cacher la figure dans le sable et avouer, sans doute dans le désarroi, que la parole et l'écrit ont failli ici à rendre le témoignage que nous étions en droit d'attendre d'un mot si riche et laissant la place à tant de variations. Ce serait un échec – mais qui n'en a pas connu ? Ce serait une désolation, puisqu'un mot aussi ouvert sur le monde ne se trouve pas à toutes les intersections et que la chance d'en rencontrer un aussi pleinement disponible ne se trouve même pas dans toutes les langues… C'est, du moins, l'hypothèse que nous en tirons.

IGNORANCE

L'ignorance n'est pas vice…
mais ce n'est guère mieux.

— Quel est le nom de votre père ?

— Guy.

— Guy, c'est son nom de famille ?

— Non, c'est son nom.

— Dites-moi son nom complet, s'il vous plaît.

— Guy.

— C'est tout ?

— À ce que je sache.

— Et vous, comment vous appelez-vous ?

— Fils de Guy, mais, généralement, Ti-Guy.

— À l'école, vous étiez le ti-Guy de la classe ?

— Qui vous l'a dit ?

— Hum ! Cela se voit !

— Ah !

— Donc, si nous essayons de résumer : vous êtes un gars, un individu, un type quoi ?… un Guy qui ne sait pas son nom de famille ni celui de son père, qui est surnommé Ti-Guy et qui n'en sait pas plus.

— Patates et poutines.

— Comment ?

— « Ti-Guy patates et poutines », c'est mon *stand*, dans la rue Guillaume.

— Oh ! Veuillez m'excuser, je ne le savais pas !

IL

Laissez-moi vous dire qu'« il » n'est pas blanc comme neige ! Je ne le nommerai pas, mais vous le reconnaîtrez par vous-même, j'en suis convaincu, quand je vous aurai dit ce qu'« il » a fait de son amour supposé pour elle, de la passion qu'« il » avait toujours mise de l'avant et qu'« il » a reniée *subito* quand « il » a appris qu'elle était malade. Ce qui, avant et maintenant, ne l'empêche pas de faire le poète-hurleur et de scander ses vers tordus dans l'une ou l'autre des soirées où les ego se relancent mutuellement. Après qu'« il » lui eut dit brutalement d'aller se faire soigner et de ne revenir qu'après… (après ! vraiment !), quand elle serait guérie, « il » lui a dédié des lignes où « il » se moquait de son cancer.

ILS

Le matin, Jacquelin se lève, fait ses ablutions et va préparer le petit déjeuner pendant que Jacqueline, à son tour, occupe la salle de bain. Cette dernière est heureuse de l'empressement de son compagnon, car, au réveil, elle est plutôt lente. Durant le repas matinal, Jacquelin ne parle pas, car c'est le privilège quotidien de Jacqueline de raconter ses rêves, toujours nombreux et cocasses. Puis, l'homme rassemble ses affaires et part au bureau des plénipotentiaires où il travaille ; pour sa part, la femme termine sa « présentation » avant de quitter leur domicile pour se rendre au centre de recherche où elle coordonne les allées et les venues. Pour Jacquelin et pour Jacqueline, les journées sont, la plupart du temps, calmes. Le samedi, par exemple, Jacquelin marche et Jacqueline, les jambes plus courtes, fait une petite course à ses côtés. Les deux sacs d'épicerie que porte la dame suffisent, tandis que monsieur peut, sans trop se fatiguer, en transporter plus. Le soir, avant de rentrer, l'un fait une course d'appoint tandis que l'autre prend des vêtements chez le nettoyeur, à deux rues de leur domicile. Après le repas, que Jacqueline prend toujours en compagnie de Jacquelin, l'une va lire dans son bureau tandis que l'autre, écoutant d'une demi-oreille et regardant d'un quart d'œil les sottises de la télévision, feuillette son journal. C'est ainsi que les jours passaient dans ce couple harmonieux, jusqu'à ce moment fatidique… où Jacqueline vint dire à Jacquelin, dans la douceur de leur foyer, qu'« ils » n'avaient jamais pensé à se mettre en commun, à se réunir… à se mettre au pluriel et même, tentativement, aux pluriels.

IMBERBE

Le corps des hommes, couvert de duvet dans sa très grande partie, est susceptible de développer une pilosité qui le garnirait (éventuellement) des pieds à la tête. Ainsi transformé, l'homme (ou la femme – cela s'est déjà vu) peut devenir, dans son milieu naturel ou ailleurs, un phénomène de foire. Certains, mais surtout « certaines » – pendant des mois, voire des années d'efforts, de traitements, de souffrance et beaucoup d'argent – font tout pour se défaire de ce désopilant velouté, de cette toison envahissante et parviennent à leur rêve d'une intimité glabre. Ces personnes à poil, ayant atteint une forme de perfection non seulement carnée mais morale, jouissent ensuite de leur état pour la vie. Les sacrifices nécessaires pour obtenir ce résultat ne sont rien, pourtant, en comparaison de l'application que doivent démontrer d'autres personnalités pour atteindre l'état qui leur garantira une longue vie publique, leur permettant de résister à toute idée sauf aux lieux communs les plus communs où – survivants dans un monde de foire – exhibant leur cerveau « imberbe », elles contribuent à renforcer le vide, le lisse, le blanc et l'immobilité sans fin.

IMMOBILE

Les dimensions de l'ensemble paraissaient répondre au calcul d'un nombre d'or. Le corps du bâtiment était composé de trois étages, dont un en sous-sol, et la façade s'élevait, sur deux étages rectilignes, sobre et harmonieuse. Le portail de l'entrée, quoique imposant, reflétait la même retenue. Les fenêtres se découpaient, à distance égale, devant, sur les côtés et à l'arrière, d'où partait une terrasse que nous apercevions dès l'ouverture d'une porte à double battant, identique et placée vis-à-vis exactement de celle de l'accès principal. La maison était revêtue de blocs clairs de calcaire taillé, qui la protégeaient contre les intempéries et assuraient la pérennité de sa structure. Ces murs de meulière s'élevaient plus haut que le toit et formaient une galerie tout autour de l'édifice ; d'aucune manière, ils ne laissaient deviner la grande verrière qui trouait la toiture et laissait pénétrer sa lumière colorée jusqu'au rez-de-chaussée. Tout justement, nous découvrions les extraordinaires reflets qui se répandaient sur les planchers et nous faisaient avancer dans les rayons du jour et dans le silence, au cœur d'une immense pièce vide qui traversait tout le bâtiment. Nous visitions une maison morte : que des murs, tous blancs ; que des portes, toutes ouvertes ; que des fenêtres, dans chaque pièce, toutes fermées… Aucun parement, aucun rideau, aucun miroir incorporé, aucun meuble abandonné… Que de la lumière, dont la diffusion elle-même semblait s'être arrêtée. Enfin, nous aperçûmes une toile dans un angle, mais l'araignée, elle aussi, se trouvait immobile.

IMPERMANENCE

Un jour, il est tombé sur la tête. Quand il s'est relevé – après un certain temps qui n'a pas été mesuré, car il est tombé sur la tête tout seul – il s'est senti un peu différent ! Un jour, il barbouillait les murs de la ville de ses graffitis. Quand la pluie s'est mise à tomber, les cœurs saignant d'amour qu'il dessinait saignaient en vain et leur sonorité maigre ruisselait avec l'eau du ciel. Encore un jour, il cherchait des signes. Quand les signes sont apparus, il s'est caché le visage pour éviter l'éblouissement. Après, il a voulu faire croire à une révélation et il a constitué un groupe d'adeptes. L'un des derniers jours, il a tenté de circonscrire ses idées. Quand ses pensées se sont superposées, se sont agglutinées, devrions-nous dire, il ne retrouva plus les notes inquiètes du monde. Les signes disparaissaient et, avec eux, le sens des choses, même les plus ténues. À la fin, devant l'évidence, devant le miroir de sa salle de bain, il s'est avoué avoir toujours cru en l'impermanence des choses…

INAUDIBLE

La cérémonie se déroulait lentement, si lentement que la première impression des personnes qui y assistaient était de croire que rien ne bougeait. Une attention plus soutenue, des regards plus appliqués, néanmoins, permettaient de percevoir des mouvements et des variations dans l'éclairage, à tout le moins, de remarquer le déplacement des ombres sur le sol. Plus le temps avançait, plus le vague effet anesthésiant du début envahissait les sens, les affaiblissait, les atrophiait et allait bientôt rendre toute célébration impossible. Une fascination, compréhensible en ouverture, mélange de curiosité et d'intrigue, s'atténuait. Si, assez tôt, en examinant sans faillir le jeu de celles et ceux qui pouvaient être des acteurs, il était possible, à ceux et celles qui pouvaient être des spectateurs, de croire, à regarder les lèvres bouger, que des paroles, infrasonores ou ultrasonores étaient prononcées – et qui auraient pu expliquer tant de choses – elles demeuraient inaudibles.

JAMBE

à l'Anglaise

Aussi bien les bosquets colorés de l'automne, les oignons émincés qui roussissent en tombant dans le beurre, la charmante roussette au bord de l'étang, tout me fait penser à l'épiderme de Clarence et me rappelle, en particulier, la texture de ses jambes et celle de ses cuisses rousselées, au sommet desquelles se trouve une chevelure tiède de la même teinte lumineuse, tout évoque le grain clair et sucré de sa peau translucide, de ses jambes et de ses cuisses parsemées de gouttes d'or, clairsemées de douceurs fauves, quelquefois poivrées. Rousses jambes, tels d'intrinsèques appas.

JAZZ

à Stanley Péan

Dans les cabarets et dans les *dancings,* mais aussi à la même époque, au début du siècle passé, dans les bordels néo-orléanais du quartier de Storyville, des pianistes noirs – peut-être même aveugles ! – jouaient, car ils éprouvaient plus vivement que d'autres, une sorte de tristesse vague, de mélancolie, qu'ils faisaient ressortir même dans des airs enjoués. Les tenanciers appréciaient ces musiciens, et autres cornettistes, batteurs, chanteuses… dont les *blues* lents illustraient, dans leur solitude propre, un mélange de danses lascives et de musique. Pendant que les buveurs s'ennuageaient l'esprit, que les danseurs se fatiguaient le corps, les prostituées et leurs clients se frottaient, ventre contre ventre, dans des *slow drags* charnels. Les musiciens accompagnaient les mouvements de celles et de ceux qui ne s'investissaient pas dans l'amour intemporel. Dans ce quartier, avec ses occupations, aucune femme n'aurait pu dire si son homme l'aimait ou si « *My man don't love me* »… (sauf Billie, peut-être).

JE

C'est par assuétude qu'il répétait sans cesse, « je » (suis sur le point d'assimiler les données et les circonstances qui me font dire « je »)… Quand il eut atteint ce sommet par lui tant convoité, qu'il eut, si la chose peut se dire, consommé les diverses particules élémentaires de son pronom personnel et décortiqué les actions particulières de l'infinité de ses neurotransmetteurs, il se mit à dire « je » en toute connaissance de cause et en toute simplicité. Trois semaines après avoir célébré sa conquête, un doute l'assaillit. Malgré la lutte patiente qu'il avait menée et les efforts grandioses qu'il avait produits pour s'accoutumer à son « je » et pour le maîtriser, il cherchait désormais à contrer cette nuisible accoutumance. Il voulait, tout à coup, cesser de dire « je », et il menait une campagne contre lui, et il souhaitait maintenant faire les efforts nécessaires pour affirmer son « moi » ! C'est ainsi que, dans l'Histoire, s'est poursuivie la noble conquête de l'homme sur lui-même !

JOUIR

Quand nous jouissons, une fois, même une seule fois – vous voyez de quelle jouissance je veux parler – nous souhaitons aussitôt recommencer, au moins aussitôt que cela redevient possible. Tomber dans cet état et atteindre simultanément la plénitude des sentiments et celle des sensations rend assez fou ou folle pour souhaiter en être rempli jusqu'au dernier neurone. Quand nous « croyons » jouir de sensations éventuellement fortes, mais qui ne nous amènent pas à abandonner, quelques fabuleux moments, le contrôle de notre corps, nous nous faisons des illusions et nous pouvons, assurément, ne pas ressentir la nécessité de recommencer de sitôt – l'expérience n'ayant pas été concluante ou, peut-être, n'ayant pas laissé de réelles traces, éventuellement, même, laissé un peu d'ennui. Quand une personne jouit d'une mauvaise santé, elle n'est décidément pas dans le même registre, à moins qu'elle apprécie curieusement son état en ayant des penchants masochistes…

JOURNAL

Des « adultes », de ceux que les jeunes appellent naturellement des « vieux », se sont embrassés passionnément dans l'escalier du métro, celui de la station Berri-UQÀM, installée dans l'université, juste en face de l'entrée principale de la Grande Bibliothèque… embrassés comme des adolescents, avec beaucoup de fougue, en se pressant l'un contre l'autre, comme au cinéma, disons comme dans *Un homme et une femme,* puisque c'est un film qui va avec leur âge, quand ils avaient cet âge-là. L'événement n'est quand même pas si fréquent, surtout que l'une des deux personnes adultes a couru pour rejoindre l'autre et se jeter dans ses bras… et que l'émotion était palpable. Si un chroniqueur mondain s'était trouvé à l'affût, l'embrassement aurait été vu et la nouvelle se serait trouvée dans le journal du lendemain.

JUS

« Regarde, elle bave ! », dit le petit garçon qui vient d'attraper une sauterelle et qui l'examine de toutes parts. Sans le vouloir, il presse assez l'insecte pour que celui-ci régurgite une sorte de salive, dont il recouvre d'habitude ses œufs et qui les protège en durcissant. Ayant rendu son jus, l'insecte meurt.

KAKEMONO

à Keiko Y.

Les *kanjis* signifiaient « joie et paix », nous avait assuré la vendeuse (dans son costume traditionnel), lorsque nous avons acheté notre *kakemono.* Nous nous promenions dans les rues perpendiculaires de la ville des temples, dans l'ancienne capitale millénaire du Japon, et notre regard avait été attiré par des « drapeaux » calligraphiés suspendus à l'entrée d'un magasin de souvenirs. Les rouleaux à vendre étaient rangés dans des casiers et l'employée les déroulait patiemment pour que nous puissions les examiner et faire notre choix parmi toutes les « choses suspendues ». Nous nous sommes perdus en commentaires sur les formes pleines ou déliées et sur la profondeur de l'encre de Chine. Si nous nous en étions tenus à cela, nous en discuterions encore ! Nous avons été ramenés à la raison quand nous en avons demandé le prix, que nous avons compris que chacun des *kakemono* avait été peint à la main par de grands artistes et que ceux qui étaient suspendus à l'extérieur n'étaient que des modèles sérigraphiés.

KAMIKAZE

Dans un secoueur contenant de la glace, verser un tiers de vodka, un tiers de triple-sec et un tiers de jus de citron vert ; mélanger et servir cette boisson explosive dans un verre démodé. Rappelez à vos invités que le *kamikaze* est un breuvage inventé pour souligner les exploits de certains aviateurs de l'Empire du soleil levant, exploits qui ont alimenté l'imaginaire de l'Occident après la Deuxième Guerre mondiale. *Banzai !* Dans ce contexte, si vous vous demandez pourquoi une société suisse de musique carnavalesque se nomme Kamikaze (sans trouver de réponse à cette question), vous n'aurez pas à chercher longtemps pour comprendre la raison de l'appellation *kamikaze* attribuée aux musulmans intégristes suicidaires. *Allah est grand !*

KARAOKE

La musique s'en va et nous découvrons que la bande d'accompagnement a été pervertie. Des notes effacées ont été remplacées par des sons, des onomatopées, des bruits de bouche et des souffles... Sur l'écran, des lettres tentent maladroitement de les reproduire. Ces sonorités, liées à la satisfaction sexuelle – nous nous en sommes assurés – n'existent pas. C'est pour cette raison que le plaisir arrive si lentement.

LABOUR

Je regardais dormir Maurice et je me demandais à quel moment nous finirions ce document. Sans compter qu'après la rédaction, nous devions retourner aux champs. Il m'avait dit : « Laisse-moi dix minutes ; après un petit roupillon, je retrouverai ma forme. » Il ne semblait pas préoccupé par les exigences de notre client, qui s'attendait à ce que nous lui livrions rapidement notre rapport sur la torréfaction des graines de lin. Maurice dormait comme un bébé, le sourire aux lèvres, et il ne semblait pas prêt de se réveiller. Quand je le secouai (doucement), il me souffla, dans son demi-coma : « Plus tard. » Je le laissai dormir et me remis au travail. J'aurais tout de même aimé discuter de certains aspects de notre analyse avec lui, mais nous n'en avions plus le temps. J'avais un peu mal à la tête ; néanmoins, le travail avançait. Voilà ! Tout y était. Après les recommandations, je rédigeai une conclusion conventionnelle, relus l'ensemble et imprimai le mémoire. Puis, je songeai à Maurice, étendu sur le canapé au fond du bureau. Je m'approchai pour le réveiller quand je vis un papier dans sa main avec des mots écrits assez gros. Curieux, je m'approchai et lus : « Adieu au labour ! » Je souris ; je savais que mon ami avait hâte que la saison de la récolte s'achève. Je pris son bras pour le réveiller et je trouvai celui-ci étrangement lourd. Une seconde plus tard, je compris qu'il était mort.

LAMENTO

à A. T.

Lasciatemi morire !
E chi volete voi che mi conforte
In così dura sorte,
In così gran martire ?
Lasciatemi morire !
Ottavio Rinuccini (1562-1621)

L'amoureuse est tragiquement atteinte. Ariane, séduite par Thésée, le beau héros venu pour vaincre le Minotaure, l'aide en lui montrant comment sortir du labyrinthe où la créature mi-homme mi-bête s'est cachée. Le vainqueur enlève la fille du roi de Crète – comme cela se faisait à l'époque ! – puis, selon les auteurs, pour des raisons diversement expliquées, abandonne Ariane sur l'île de Naxos au moment d'une escale. La princesse pleure sans fin le malheur de son abandon par Thésée et c'est dans la douleur d'amour qu'elle se lamente : « *Laissez-moi mourir ! / Que voulez-vous qui me réconforte / Dans un si rude sort / Dans un si grand martyre ? / Laissez-moi mourir !* » Ces mots du poète Rinuccini ouvrent son *Lamento di Arianna*, mis en musique par Claudio Monteverdi. Tandis que les larmes d'Ariane coulent toujours, Dionysos s'arrête à Naxos et tombe amoureux d'elle et en fait sa compagne. La couronne d'or qu'il lui offre pour ses noces devint, plus tard, la petite constellation de la Couronne boréale. Cette histoire, de toute évidence, ressemble à un mythe !

LASSITUDE

Se laisser aller, devant une fatigue insurmontable, devant l'insuffisance humaine, devant la solitude, devant une certaine idée de la paix qui n'arrive jamais, devant... ou derrière, si la position peut en modifier la perception et mener à une atténuation de la lassitude des vivants. Dit comme cela (« lassitude des vivants »), nous ne savons plus trop – c'est une évidence – s'il s'agit de la fatigue ressentie par chacun des êtres vifs ou bien s'il s'agit de l'un lassé temporairement ou à jamais de la présence de l'autre. En cas de doute, soupirer sans se retenir ; ensuite, aspirer violemment.

LÈVRE

Ce qui sort des lèvres vient d'ailleurs. De la tête, pour certains éléments immatériels, ou de l'estomac, pour des produits qui auraient été mal ingurgités ou en trop... À l'occasion, un muscle pointe, sort de la bouche entre ces charnels renflements, pour des exercices la plupart du temps réprouvés en société (grimaces, baisers « mouillés » échangés sur la place publique, nettoyage d'une assiette...). Alors, donc, des lèvres s'entrouvrent (de belles lèvres voluptueuses) et des sons informes en jaillissent, quelquefois des chants, quelquefois des mots calmes, quelquefois de la colère, très souvent des mots inutiles ou des idioties, quelquefois (rarement) de véritables mots d'esprit, exceptionnellement, peut-être une fois par décennie, une pensée qui surgit, bouleverse ou émeut la planète... Tout n'est pourtant pas rose dans la vie des lèvres qui, en cas de bagarre, de maladie ou d'accident laissent couler, aux commissures, du sang ou de la bave, ou laissent tomber des dents... Quand nous y pensons, il est difficile de concilier notre attirance naturelle pour ces terminaisons charnues avec les dérives provoquées par des dérèglements ou d'autres faits involontaires. Le mieux est de ne pas y songer et de s'embrasser à pleine bouche !

LIBRE

« À mon libre arbitre, le libre arbitre du voisin est aussi indifférent que me sont indifférents son souffle et sa chair. En effet, si nous avons été faits aussi pleinement que possible les uns pour les autres, le guide intérieur de chacun de nous possède toutefois en propre son indépendance ; autrement, la méchanceté du prochain eût dû être un mal pour moi. Mais Dieu n'en a pas décidé ainsi, ne voulant pas qu'un autre fût maître de causer mon malheur », déclare Marc-Aurèle, empereur et philosophe romain (121-180), dans le livre VIII de ses *Pensées*, article 56... Avoir l'impression tenace d'une pensée qui cloche ! A-t-il vraiment écrit « *... la méchanceté du prochain eût dû être un mal pour moi. Mais Dieu n'en a pas décidé ainsi, ne voulant pas qu'un autre fût maître de causer mon malheur* » ? Marc-Aurèle sous-entendait probablement que le Dieu dont il parle réservait à son seul usage le plaisir de causer son malheur !

LIGOTER

Il s'est laissé ligoter sans manifester la moindre inquiétude, malgré une appréhension naturelle contre tout ce qui restreint ses mouvements et tout ce qui entrave sa réflexion. En réalité, ces liens de tissu ne sont pas bien méchants – quoique, tressés comme il le sont, ils soient presque indéchirables – mais ils suffisent à modifier le cours de ses pensées. Au début, il en souriait intérieurement ; ensuite, pendant que le travail de liaison s'effectuait, il s'est mis à craindre une dérive, un accident, une pensée cachée qui auraient pu changer le cours de sa vie. Avant l'événement, il avait bien réfléchi ; il faisait pleinement confiance à la personne qui le liait ainsi symboliquement à elle par l'intermédiaire de ces liens fixés à un meuble. « Mais, si... », se disait-il. Si elle devenait méchante, tout à coup ; si elle quittait les lieux sans prévenir et l'abandonnait ; si elle partait et que quelqu'un d'autre venait ; si elle lui créait des douleurs plutôt que les douceurs prévues auxquelles il ne pouvait résister... Il en était là, quand elle lui banda les yeux d'un large ruban de soie noire. Il fit tous les efforts qu'il fallait pour ne pas paniquer avant que les baisers et les câlins ne commencent.

LOFT (STORY)

Comment le plus infime crétin, le canard le plus rebutant,
la plus désespérante donzelle peuvent-ils se muer en dieux
et déesses ? [...] C'est que la foule à genoux a le goût du faux,
de l'or et de la merde ; plus insignifiante est l'idole plus
elle a de chances de conquérir le cœur de la foule...
Louis-Ferdinand Céline, *Bagatelles pour un massacre* (1937),
cité par Pierre Foglia, dans *La Presse*, le 27 janvier 2011.

Imaginez, réunis dans une boîte étanche couverte d'une plaque de verre, des insectes rampants, grouillants, gesticulants, qui se meuvent de manière absurde, donnant le spectacle de leur insignifiance à coups de mandibule ou d'antenne. Ils s'excitent, ils s'énervent, ils grimpent sur leurs congénères, se crachent à la tête, se déclarent l'amour et se proposent la haine, braillent, rient, jurent, chient... tandis qu'au-delà, hors de l'écran translucide, en grande délectation, des sadiques, des voyeurs, des pervers les lorgnent, examinent leurs gesticulations dans le vide intergalactique de la vulgarité. À l'occasion, l'un ou l'autre est rejeté de son imbécile enfer et, cessant de se mesurer au poids de l'air qui le boursoufle – soulagement suprême – se trouve hors de son monde, affrontant d'autres dangers, avant de mourir écrasé sous le talon d'une botte de fer. Nous savons désormais que la téléréalité est la représentation quintessenciée de la pornographie sociale.

MAMAN

Tu ne m'avais pas dit qu'il y avait des bêtes avec des poils dans le nez ! Apprendre la vie si tard, c'est une catastrophe ! Pourquoi avoir gardé le silence, maman ? Que vais-je devenir devant la réalité, devant la cruelle existence que tu me condamnes à mener ? Pourquoi ne m'as-tu pas tout donné sans compter, sans que j'aie eu, chaque fois, à quémander ton aide ? Ne vois-tu pas que je ne suis rien sans toi ? Ne vois-tu pas que mon doux piédestal sera ébranlé si tu ne le défends pas contre les méchants ? De toute évidence, je ne survivrai pas dans cet enfer ! Et ce sera de ta faute, de ta seule faute, maman ! Je suis épouvantée que tu ne veuilles pas rester près de moi, toi, mon esclave attendrie ! Tu ne t'imagines pas à quel point je ne suis pas encore vagi ! Mon cordon ombilical pendouille sous ma robe ! Mamannnnnnn ! Avant même d'avoir commencé, ma vie est foutue ! Et tu ne t'en rends même pas compte ! Pourquoi ne m'as-tu pas abandonnée ? Tu aurais peut-être sauvé ma très précieuse vie de *star* étoilée ! Maintenant, j'ai peur de toutes les sales bêtes poilues ! J'ai peur de mon ombre, maman !

MASTURBER

Nous allons souvent marcher en montagne. Nous ne pratiquons pas le *trekking*, mais, tout de même, nos promenades demandent de réels efforts – quoiqu'ils soient mesurés. C'est surtout en terme de durée que nos expéditions sont remarquables, car nous sommes des amateurs. Nous partons très tôt, emportant le nécessaire pour nous alimenter, pour boire, pour les urgences, pour les changements de température entre le pied de la montagne et son sommet... Porter ce fourbi est déjà un exercice en soi. Nous revenons à la tombée du jour, après avoir fait des pauses régulières pour nous désaltérer, pour manger, pour nous reposer. Les paysages, même quand nous « faisons » une petite montagne, sont toujours intéressants. Nous ne nous lassons pas de voir les choses de haut ! Notre ascension est des plus agréables, quand nous cheminons dans les sentiers d'une montagne qui retient l'eau pure d'un lac qui, lui, forme un miroir dans lequel se reflètent les sommets environnants. L'ascension des ces monts est généralement en pente douce, mais elle est constante. En juin, quand les jours sont les plus longs, il n'est pas rare que nous trouvions d'assez vastes étendues de neige, surtout dans les coulées, à l'ombre, où elles ont tendance à se concentrer. C'est quand nous sommes au plus haut que nous nous arrêtons le plus longtemps ; alors, nous prenons le temps de faire la sieste et nous admirons la nature. Un jour que nous étions étendus, nous chauffant au soleil, elle s'est tournée vers moi et a déclaré, souriante : « Rapproche-toi de moi ! Il me semble que c'est un bel endroit pour se masturber ! »

MATIÈRE

Pensons à l'infinité des formes que les accrétions de molécules prennent, à chaque instant, dans l'univers entier, et apprécions l'extraordinaire diversité de la matière. Illustrons sa transformation en évoquant quelques étapes simples : une graine de légumineuse papilionacée tombe dans le sol et un processus de germination commence. Assez rapidement une plante en résulte, disons un haricot. Un homme passe par là et dit : « Tiens ! Un haricot. » Il le cueille et le croque, le digère et l'excrète en utilisant les conduits appropriés, laissant ensuite les canalisations municipales transporter son petit paquet vers l'usine d'épuration où une multitude de paquets semblables sont agglutinés en boue, tassés, essorés, asséchés, traités et remis en circulation dans la nature sous diverses formes. Ah ! Elle est grande, l'aventure de la petite graine qui avait germé dans le sol, qui avait nourri un estomac, qui avait été transportée... et qui retourne à sa terre d'origine ! Le spermatozoïde qui devient un humain et va vers sa décomposition ou bien la plus petite étoile du ciel qui brille avant d'exploser des millions d'années plus tard et de se répandre en poussières cosmiques, à des échelles différentes, parcourent le même chemin et sont de la même farine. La matière est assurément une grande chose !

MÈCHE

Comme bien nous nous l'imaginons, ce n'est pas l'idée générale qui importe mais bien le concept le plus précis, celui qui fait toute la différence dans un assemblage complexe et qui donne à ses caractéristiques sa personnalité si particulière. Qu'est-ce à dire ? Rien, sinon qu'il s'agit d'un détail. De l'une de ces manières de faire qui laisse croire, par exemple, que si les choses s'imbriquent bien les unes dans les autres, c'est qu'elles cachent être de mèche. Imaginer cela à grande échelle nous amènerait, éventuellement, à concevoir la paix, voire le bonheur ! Quelles innombrables pertes d'emplois, la paix ! Quelle catastrophe, le bonheur ! Par chance, rien de cela n'arrivera jamais et personne ne vendra la mèche de la tranquillité... À moins que les imprécises mèches de cheveux de l'amoureuse ne dansent imprécisément, sans se fatiguer, sur le corps insouciant de l'amoureux étendu, qui songe tout justement à ces détails qui font la différence entre les diverses petites choses qui illustrent les élans d'amour.

MÉMOIRE

Le peu que je savais s'est effacé de ma mémoire.
Jean-Jacques Rousseau

Drôle d'affaire que la mémoire, qui masque, qui censure, qui efface des pans de vie sans que nous le lui demandions ; qui, *a contrario*, nous rappelle à l'infini les affaires sinistres que nous préférerions oublier ; mémoire intense qui rassemble les détails les plus fins, mais qui ne répondent plus à rien de notre expérience, ne sont plus que des sensations vives mais inutiles qui sévissent, toujours hors contexte, toujours au moment le plus inopportun, le matin, le soir, le jour, la nuit, dans tous les lieux.

MENTALITÉ

C'est un triste chemin que de monter
et de descendre l'escalier d'autrui.
Dante

Une dame, avec de graves problèmes de mobilité, s'obstine à visiter sa fille chaque semaine, malgré qu'elle doive pour cela monter deux escaliers – à vrai dire pas trop longs. Toutefois, à plus de quatre-vingt-dix ans, pliée et ne regardant que le sol, c'est pour elle un véritable défi et un effort physique important qu'elle a de plus en plus de difficulté à assumer. Qu'à cela ne tienne ! Ma fille engagera quelqu'un pour me porter jusque dans mon fauteuil, se rassure-t-elle, car elle tient sans en démordre à effectuer cette visite hebdomadaire ! Elle tient à commenter, de sa manière acerbe, les menus faits de la vie quotidienne et les attitudes et les paroles des personnes qui lui rendent visite au cours de l'un ou l'autre de ces dimanches acrimonieux. C'est donc avec un mépris à peine voilé qu'elle les accueille chez sa fille. Elle considère, entre autres, que la plupart d'entre elles n'ont pas les qualités nécessaires pour la fréquenter. Mais, par-dessus tout, les visites hebdomadaires de la vieille femme doivent lui permettent de s'assurer que sa fille n'a personne d'autre dans sa vie. Elle est convaincue que la présence d'une tierce personne empêcherait sa rejetonne d'honorer les obligations qu'elle lui a imposées, à savoir, en dehors de son travail, que le seul point d'attache autorisé de son existence soit fixé à son unique et possessive personne. Cet exercice jaloux n'est pas nouveau, car c'est ainsi que s'est déroulée toute la vie de cette « fille de sa mère », victime à tous égards des abus de celle qui est convaincue d'être la seule à penser correctement. Belle mentalité !

MORPHOSE

à L. McM.

J'ai connu une *miss* qui changeait de forme, une *miss* Forme qui se déformait en s'informant et se reformait dans une panoplie protéiforme. Elle ne roulait pas précisément ses formes (comme un intemporel monsieur Muscle), mais son esprit prenait – dans ses petites mains ! – des tournures diversiformes. Un jour, bleu ; un jour, rose ; un jour, mauve ; un jour, éclaté ; un jour, resserré ; un jour, déjanté ; elle était au mieux de sa forme – éblouissante – quand elle se métamorphosait de manière continue, quand elle se faisait polymorphe. Il aurait fallu être dans sa tête pour apprécier la morphose qui transformait sa pensée, glissant sans angoisse (patinant) d'un concept à l'autre, sans aucun préconçu, hétéromorphe. Mais il ne fallait pas que la forme du jour prenne un tour indésirable, car la morphose attendue devenait une suite d'effrayants épouvantails ou, au mieux, de tristes méformes.

MORT

Nous voyons chaque jour se dérouler des événements merveilleux que nous distinguons à peine ou pas du tout des circonstances ordinaires de la vie. Trop occupés, blasés, indifférents par nature, nous sommes aveuglés. Parmi tous les événements, il en est un qui dure depuis des mois, peut-être des années, et qui se rapporte à un être à la fois banal et étrange – en réalité plutôt banal – mais qui avait planifié sa mort pour qu'elle soit lente (voilà qui est étrange !) et pour laisser croire qu'il n'en serait pas responsable. Il déclarait, à qui voulait l'entendre, qu'« avant », il était en forme, qu'il enchaînait les exploits grâce à ses capacités physiques et intellectuelles... Fréquemment, il déclarait qu'« avant », c'était plus satisfaisant, car il connaissait tout ! Que les gens, que les lieux, que le moindre commerce, que le plus simple emploi de misère... qu'« avant », c'était, à tout point de vue, supérieur. Depuis qu'il a cessé de se brosser les dents, depuis que son alimentation de toujours fait désormais des ravages sur son état général, depuis qu'il croit irrémédiablement être atteint de tabagisme, depuis que ses yeux le trompent, depuis qu'une analyse sanguine confirmerait ce qu'un regard perspicace trouverait à l'évidence (hyperglycémie et hypercholestérolémie), depuis qu'il ne bouge presque plus et depuis que sa situation économique se dégrade, semble-t-il, sans retour, il jouit de sa situation et laisse aller les événements, surtout ceux qui n'améliorent pas son sort. Il se dit que, petit à petit, il va trouver la mort dans sa vie... Depuis lors, c'est en toute conscience qu'il s'applique à profiter de cette venue.

MUR

Certains sont connus, certains sont célèbres, certains fleurissent le patrimoine mondial, certains sont visibles de la station spatiale internationale ou même de la Lune ; certains sont des monuments historiques et sont perçus comme des chefs-d'œuvre de l'architecture, tandis que d'autres semblent refléter la mégalomanie de dirigeants « éclairés » ; certains portent des prénoms (Antonin, Hadrien), tandis que la dénomination d'un autre est indissociable d'un pays tout entier ; enfin, certains portent des surnoms qui nous renseignent, tel le « mur de la honte », qui a séparé les Berlinois pendant vingt-huit ans. Ailleurs dans le monde, notamment aux États-Unis et au Moyen-Orient, d'autres murs tout aussi honteux que le mur de Berlin ont été construits. Ces murs demeurent anonymes, car ni George W. Bush ni Benyamin Netanyahu, qui pourtant le mériteraient bien, n'ont voulu prêter leur nom aux grandes œuvres dont ils ont autorisé la construction et qui sont si emblématiques de leurs règnes. Évidemment, il est des murs bien plus terribles que ceux que nous venons de mentionner. Ces murs se contruisent en secret, n'apparaissent sur aucune carte, entretiennent des angoisses, sont tapageurs dans leurs silences, cassent des vies... se répercutent et se régénèrent dans le cœur des humains.

NATURE

la nature en elle ne s'était point encore apaisée
Louis Aragon

Humaine nature, qui se voit, chez Marguerite, dans l'euphémistique expression « bas-ventre », qui attire ses doigts à tout moment, quel que soit l'endroit, le moment du jour, ou en présence de qui elle se trouve. Manifestement incapable de se retenir, elle agace inconsciemment, choque assurément, tourne autour du pot inévitablement, en excite plus d'un bien évidemment... mais elle n'arrive à rien, finalement, car il n'y a que les premières secondes de son geste qui l'intéressent, puisqu'il s'agit de répondre à une agréable démangeaison qui revient incessamment.

NEURASTHÉNIE

Il ne dormait plus ; il passait ses nuits à piaffer ; il n'en finissait plus de secouer sa belle tête et sa crinière ; il ne se résignait pas à son sort, mais ne savait pas comment se défaire de l'angoisse qui l'étreignait. Il avait des idées noires qui n'allaient pas du tout avec sa toilette de cheval blanc et cela l'attristait inconsolablement. Lui qui devait transporter la Belle vers son amoureux, il se traînait, fatigué dès le début du jour. Il demeurait à l'écoute de son corps, comme nous l'entendons dire, et il lui semblait percevoir des signes de tous ces troubles identifiés par la médecine vétérinaire – troubles qui s'appliquent quelquefois aux humains, paraît-il – ennuis cardiovasculaires, digestifs, endocriniens, psychiques, sexuels, sans compter les maux de tête et les courbatures... Cela n'en finissait plus. Il croyait qu'il allait bientôt quitter cette vie d'abattement chronique, quand la Belle est venue lui demander de la transporter et que lui, le cheval blanc neurasthénique, a, tout d'un coup, balayé ses idées noires et est redevenu un cheval blanc amoureux.

NOSTALGIE

Nous avons toutes les raisons d'être nostalgiques quand nous songeons à ces anciennes époques où le désespoir signifiait « quelque chose » et menait irrésistiblement à chercher la mort la plus romantique... De nos jours, le désespoir est futile. De nos jours, tout est futile, y compris le désespoir. Tout est vulgaire, en particulier tout ce qui régale le plus grand nombre : le sport si bien « organisé » qu'il soit ; la téléréalité, dans toutes ses variantes, comme des microcosmes obscènes ; les faits divers, présentés par ordre décroissants d'horreur, par un lecteur de nouvelles larmoyant, caricature de la compassion ; la violence gratuite à l'égard des personnes, les meurtres à la chaîne, les destructions inconsidérées qui remplissent l'écran de V, par exemple ; l'incalculable, l'insondable, l'intersidérale stupidité de l'industrie du rire gras ; la duplicité ordinaire, la collusion habituelle, la manipulation permanente des politiciens qui parlent sans cesse de démocratie ouverte et pratiquent le contraire ; et le vol institué comme l'un des beaux-arts par tous les petits, moyens et grands commerçants, hommes d'affaires, industriels et banquiers de la planète entière, confédération de manipulateurs hypocrites ; à tous les égards, la tartuferie des religions et des églises, infâmes repères de vicieux ou cachettes de tous les dissimulateurs, de tous les faussaires et de tous les fourbes... Si nous pensons à des temps pas tellement anciens, n'avons-nous pas toutes les raisons d'être nostalgiques ? N'était-ce pas de belles époques celles où des religieux enseignants tripotaient quelques élèves élus dans le vestiaire de la classe ; n'était-ce pas une chance que de voir augmenter son allocation de servant de messe quand le curé nous choisissait pour partager des sentiments et des pressions douces qui réchauffaient ? N'était-ce pas agréable de recevoir un billet de banque et d'être conduit au bureau de vote en voiture, quand il ne s'agissait que de voter « du bon bord » ? N'était-ce pas rassurant, dans ce temps-là, de constater à quel point les bien-pensants pensaient si bien ? Et de savoir que les criminels portaient, comme tout le monde, des chemises blanches, des cravates et des complets... et se mouvaient incognito au milieu des honnêtes citoyens, n'était-ce pas satisfaisant ? Et que dire de ces clubs de consommation de bière désormais disparus, réservés à la moitié de l'humanité, qui servaient d'exutoire et assuraient la pérennité des ménages (la femme étant la reine du foyer, et son homme, le roi de la taverne)... Cette belle époque, qui nous laisse aujourd'hui songeur, était favorisée par le nombre limité de médias de communication, ce qui contribuait incontestablement à la douceur de la vie, à la paix dans les foyers tout comme à un certain obscurantisme ! La belle époque, vous dis-je !

NOTOIRE

Sade-Saint-Ange a des yeux doux. Ce n'est pas tellement qu'elle les fait – mais ils paraissent naturellement ainsi, de couleur noisette (pour ne pas dire brun clair ou translucide), en extrême harmonie avec le teint mat de son visage. Cette douceur est souvent teintée de crainte. Ce n'est pas tellement qu'elle se fasse des angoisses inutiles, mais elle se trouve être ainsi quand la petite fille en elle reprend ses droits et appréhende la vie avec une certaine anxiété. Autrement, le visage et le regard de Sade-Saint-Ange ont une allure décidée. Toute sa personne respire d'une belle audace, qui se manifeste en particulier quand elle exerce sa profession. Ce n'est pas tellement qu'elle fait ce qu'elle doit pour se donner l'image d'une personne assurée, mais il est évident qu'elle connaît sa matière. Il est notoire que ces aspects de Sade-Saint-Ange forment un ensemble attachant, qu'une personne étrangère voudrait protéger sans attendre.

NOUAKCHOTT

Le pilote indique aux passagers qui sont assis à la droite de l'appareil qu'ils pourront bientôt apercevoir Nouakchott, la capitale de la Mauritanie, l'immense ville de sable, créée de rien à partir des années 1950. Pour comprendre le sens du nom de la ville, il faut laisser aller son imagination, puisqu'il peut se traduire aussi bien (!) par « le lieu où apparaît l'eau quand on creuse un puits », que par « le terrain où les coquillages abondent », que par « l'endroit au pâturage salé », que par « là où souffle le vent » ou que par « le sans-oreilles ». Nouakchott est une ville basse, aux infrastructures minimales, construites aux abords de quelques grands axes s'étirant de façon anarchique sur de nombreux kilomètres. Le sable aggloméré est le principal matériau de construction des bâtiments qui ne s'élèvent pas plus d'un étage, et qui côtoient aussi bien la tente traditionnelle que les très rares immeubles contemporains. Son « port » est une plage où de grosses barques aux couleurs bariolées accostent, chargées de poissons, spectacles dont ne semble pas se lasser une foule d'hommes nonchalants... Dans l'avion, à l'altitude et à la vitesse où il passe, cette scène de pêche n'aura pas eu lieu. Seule subsistera, dans l'esprit du voyageur, la vue générale de la ville, qui ne durera qu'une minute, puis son image, fugitive, deviendra un souvenir.

NOUS

Tu vois, ils sont à peu près de la même taille quand ils sont côte à côte, comme ça ! Nous ne les voyons pas souvent, comme ça, se tenant de si près... Leurs épaules se touchent, ils se tiennent par la main et leurs bras peuvent être pleinement détendus, comme ça, tu vois. Leurs hanches sont à la même hauteur, quoique celles de la femme soient plus larges que celles de l'homme. Ils seraient faits l'un pour l'autre, au moins sous ces aspects, que cela n'étonnerait personne ; comme ils sont, là, les gens diraient : elle et lui « sont des mots qui vont très bien ensemble ». Dans la vitrine, sans cérémonie, c'est ainsi que le couple apercevrait son reflet, comme ça, et ils se diraient, en souriant : c'est « nous », là ! Et ils seraient heureux de se voir dans cette pose.

NUIT

Nous marchons dans les clairs-obscurs d'un grand parc, à la faveur des reflets de l'automne et des lampadaires. Les eaux vives de la fontaine jettent des rayons colorés et l'étang n'a pas été vidé malgré les feuilles qui s'entassent sur ses rives et que nos pas font bruire. Nous marchons en nous berçant des couleurs nimbées par l'éclairage filtré des arbres et des ombres qui ressortent. Nous marchons en n'ayant pas pensé que cela pourrait nous arriver d'être ainsi, au milieu de lueurs grisantes... mais nous les sentons, nous les percevons intimement. Nous sommes dans le ventre de la saison et dans les bras de la nuit, et nous marchons et nous nous consumons dans des sentiments inaltérables, qui ne nous font envier aucune autre nuit que la nôtre. C'est dans ces circonstances, sous la pluie lente qui tombait depuis peu, que nous avons atteint la plénitude.

OBSESSION

Caché ! Cachette ! Se blottir, s'enfouir dans le creux d'une épaule... Garder ! Garde-moi tout près. Ne bouge pas. Ne bougeons plus. Chaud ! Chaleur. Près, tout près, encore plus près ! Coller ! Collés l'un et l'autre, ventre contre ventre. Collés, ventre contre fesses ! Tout près, cachés, partis loin, perdus des autres, se trouver dans une petite chambre loin, loin d'ici, loin d'ailleurs, seulement cachette douce, petit monde secret... Personne ne connaît la chambre qui donne sur les champs ou sur la mer, personne ne nous trouvera dans la cachette des « garder », des « coller », des « pas bouger », des « ventres », des « secrets », des « cacher » qui n'en finiront jamais...

ODEUR

> *Et, lorsque Nana levait les bras, on apercevait [...] les poils d'or de ses aisselles.*
>
> Émile Zola

Dépouillées de tous ses follicules pileux – depuis le jour où un cœur inexorable et dur comme « le roc de Gibraltar » les a supprimés à l'aide d'un bistouri au laser – l'indescriptible et troublante odeur (fade et douce, sexuelle et sensuelle), l'inclassable saveur (qui provoque des émotions difficiles à contenir), l'indéfinissable odeur de ses aisselles mène le nez vers d'intimes profondeurs et vers un bonheur ineffable. Pour éviter de graves troubles de perception, personne ne se risquera à imaginer l'intensité des sensations qu'il était possible de tirer de ce lieu de culte, jadis, quand une délicate pilosité s'y vautrait !

ONCTION

D'abord, il fallut la convaincre de se laisser traiter, de se laisser faire du bien, parce que sa honte de ne pas avoir mieux protégé ses jolis pieds la faisait rougir, malgré son teint hâlé. Et, comble de malheur, elle refusait de voir quelqu'un accroupi à ses pieds, surtout par amour, s'occuper de ce qu'elle ne prenait pas la peine de faire elle-même. Ses pauvres pieds avaient une couche cornée si épaisse que son épiderme se fendillait et saignait par endroit. Un peu masochiste dans sa nervosité ordinaire, elle ne s'installait pas devant son téléviseur sans triturer ses malheureuses extrémités, arrachant des morceaux de peau ou les croûtes qui se formaient sur ses plaies... et les perpétuaient. Il fallut argumenter pour qu'elle ralentisse (avant de la cesser) cette pratique barbare et qu'elle accepte des traitements, d'abord pour ramollir ses callosités, ensuite pour que, par onction, elle se laisse pétrir les pieds et que pénètre une graisse hydratante, médicamenteuse, qu'il fallait recouvrir ensuite de bandages, puis de chaussettes...

ONOMATOPÉE

Il aurait été fier de lui-même s'il avait pu inventer quelque chose qui lui permette d'inscrire son nom dans le grand livre de l'humanité. Le chant matinal qui le distingue exprime sans doute avec bonheur le chauvinisme français, mais *gallus gallus domesticus* en voulait davantage. Un jour qu'il participait à un colloque international, il fut à même de constater que sa « langue » était traduite dans plusieurs autres, y compris dans la grande langue universelle. Le rouge lui monta aux joues, une crête – véritable couronne – lui poussa derechef sur le chef et il en profita pour se faire une place dans le grand concert des nations en entonnant son chant si particulier : *cocorico, chicchirichì, cock-a-doodle-do, kokeriko, bling-bling, quiquiriquí, kikeriki*... Comprenne qui voudra !

OPAQUE

La couleur noire naturellement associée à la nuit, à celles où rien ne se détache des arrière-plans, nous rapproche aussi de celui qui, jadis, livrait du charbon, fonction désormais rarissime. Si le noir transparent existe, la couleur (ou la non-couleur) nous incite pourtant bien plus à songer, au contraire, à ce qui ne se laisse pas apercevoir au travers d'autre chose. Par exemple, nous ne pouvons pas apercevoir un diable parce qu'il fait, dans ses ténèbres, un noir terrible (quand il fait noir « comme chez le diable »)... Le noir est opaque en tout ou presque, comme dans le mystère, l'inconnu, l'avocat, la peur, l'obscurantisme (la grande noirceur), l'anarchie, les pirates, le deuil et la mort... Mais rien n'est opaque comme un cœur politique !

ORAL

Dès qu'elle arrivait, ils se jetaient dans les bras l'un de l'autre et se pressaient tendrement. Il fallait que cela dure assez longtemps avant que les amoureux ne songent à autre chose... Il fallait même qu'il ne se passe plus rien, c'est-à-dire qu'ils demeurent ainsi sans bouger et que, dans cette position, immobile, leurs pensées, leurs chaleurs, l'histoire de leur journée se transvident, que leurs sentiments se reconnaissent. Un jour, après une longue station debout et un verre d'eau fraîche, ils allèrent vers le canapé ; lui s'assit et elle s'étendit dans l'espace disponible, prenant soin de se placer confortablement dans les bras qui l'attendaient. Un peu plus tard, elle décréta : « Nous pouvons nous aimer avec nos bouches ! » Il n'attendait que cela !

PALPÉBRAL

Il avait la mémoire si déficiente qu'il s'était habitué à tout noter, souvent des choses insignifiantes mais qui, dans l'instant où elles survenaient, semblaient posséder toute les qualités du monde. C'est ainsi qu'il écrivait les détails de sa liste d'épicerie, décrivait ses impressions, pendant ou après une rencontre, qu'il transcrivait les résultats de quelconques événements ou concours, qu'il marquait immédiatement le mot nouveau et sa définition, faute de se remémorer quel mot il devrait chercher quand un dictionnaire lui tomberait sous la main. Cette mémoire fatiguée le gênait particulièrement dans ses relations interpersonnelles. Si une personne du sexe opposé lui plaisait, il devait le plus tôt possible consigner son nom dans l'un de ses carnets, faute de ne plus savoir à qui il avait eu affaire. Et pour se souvenir du visage de cette personne – comme il ne savait pas dessiner – il devait en tracer le portrait avec des mots et noter les détails importants pour lui, jusque dans les éléments les plus fins comme la forme des oreilles et celle de la bouche, la ligne du nez et la fente palpébrale.

PARFUM

Depuis que Mirette a commencé à mentir à Miroir, au sujet de ses relations avec Psyché, ses odeurs corporelles se modifient. Quoiqu'elle mente surtout par omission – ce qui lui semble bien moins grave que d'exprimer à haute voix de fausses vérités – elle tente de montrer la même intensité dans ses gestes à l'égard de Miroir. Peine perdue ! En réalité, il n'y a que ce dernier qui perçoive des changements chez elle, car il est celui qui a le nez collé à sa peau le plus souvent. Dans ce cas, il a l'impression que son odorat s'érode. Au début, Miroir se plaignait de ne plus reconnaître l'intemporelle odeur de bergamote du parfum de Mirette ; au début, il croyait que c'était lui qui ne sentait plus ; au début, ses pensées étaient encore innocentes. Ce constat fait, des questions surgirent encore dans son esprit. Pourquoi son nez perdait-il ses qualités seulement lorsqu'il se trouvait près d'elle ? Désormais, elle s'éloigne de lui, cherche à se faire oublier ; elle fréquente moins leur chambre et, le plus souvent, va se mirer dans la glace pivotante de la salle de bain. Une fois qu'il se tenait en embuscade, Miroir aperçut Mirette sortir toute nue de cet endroit. Il s'y précipita et trouva Psyché dans le même état. Alors, il comprit pourquoi sa Mirette ne dégageait plus l'odeur qu'il aimait tant ! Le corps parle et les parfums s'usent. Les discussions aussi usent les couples... À la fin, le grand corps de Psyché va l'emporter, Mirette ne se retenant plus de se regarder devant lui et en lui, de se lover sur sa surface, de sentir ses mains l'envelopper et sa fraîcheur la conserver. Et la plane surface de Miroir sera fracassée d'un coup de vérité bien placé.

PERRUQUE

Ce jour n'aura pas été meilleur que le précédent ; et dire le contraire serait un mensonge tonitruant. Le cœur de pierre et l'onde de l'informelle méduse agissent sur des sentiments perdus mais qui usent. Ce jour est celui de la traîtresse cachée en dedans. Imaginer que les perruques se donnent de l'allant est une folie dont seuls les folles et fous s'amusent. Peine de plus, mais sans plus : des cheveux fusent.

PERVERS

« Cher ami, je vous ai choisi pour avouer l'échec de ma vie, parce que vous êtes l'un des éléments de ce gâchis. Vous n'en êtes pas le grand responsable – il n'y a que moi qui tienne ce rôle ; vous n'en êtes pas non plus un élément important, mais vous en êtes un élément récent et, pour ainsi dire, je vous ai sous la main. Vous vous reconnaîtrez peut-être dans mes faiblesses ; ne m'en veuillez pas, s'il vous plaît ; toute ma vie, j'ai été tellement insuffisant ! Alors, voici mon constat. Je ne m'aime pas tellement. Il m'arrive même de me haïr, et de le dire et de le répéter. Il m'arrive de me transformer en carpette, croyant que ceux qui s'essuieront les pieds sur mon dos m'en seront reconnaissants et m'aimeront pour le service que je leur rends. Il m'arrive de penser que, si je ne dors pas, je favoriserai le sommeil de quelqu'un d'autre ! Il m'arrive de croire que, si j'aide quelqu'un à accomplir une tâche, malgré qu'elle soit trop lourde pour moi, cette personne le remarquera et m'en aimera davantage et appréciera mon dévouement ! Il s'instille dans mon esprit que, si j'adhérais à telle idée (qui me répugne), je pourrais établir des liens amicaux qui n'ont jamais pu exister jusqu'à maintenant ! Il m'arrive de donner à entendre, à qui me suggère la prudence, à qui me souffle une neutralité ou une certaine indifférence, de souffler à mon tour que cette attitude pourrait faire de la peine à celui que j'ai quitté parce qu'il m'en faisait sans cesse. Je ne voudrais pas que celui que j'ai abandonné m'en veuille ; je ne voudrais pas qu'il soit neutre ou indifférent. Je préférerais par-dessus tout garder ma plaie ouverte et la ressentir sans répit et, à la fin, que mes souffrances régénèrent son amour pour moi. Évidemment je n'ai rien compris aux leçons de la vie ! S'il m'arrive de me conseiller à moi-même de m'aimer autant sinon mieux que j'aime les autres, c'est que je ne perçois pas la fin de cet esclavage volontaire. Je suis épuisé, j'avance en âge, je crois avoir droit à certains égards... Je n'arrive pas à croire que le seul désir que j'ai tenté de satisfaire – obtenir l'amour d'autrui – ne soit jamais venu. Sans doute, mon dévouement était-il mal placé ! Si l'existence me favorisait une fois, peut-être que ceux qui m'utilisent pourraient s'abstenir et me laisser une miette de vie avant qu'elle ne me soit enlevée. Mon désir d'amour a été détourné de son but, a été perverti. J'aimerais en retrouver la fraîcheur des débuts ! Voilà pourquoi je demeure, cher ami, votre tout dévoué. »

PETIT

Dans l'une de ses nombreuses imitations d'Homer Simpson, dont il détient jalousement le secret, le président des Français – selon le journal *Le Monde* du 14 septembre 2010 – aurait déclaré, à la fin de la visite privilégiée de cinquante minutes qu'il fit à la grotte de Lascaux, en compagnie de spécialistes : « *Le brave néandertalien avait parfaitement compris qu'ici, c'était plus tempéré qu'ailleurs, qu'il devait y avoir du gibier, qu'il faisait beau et qu'il y faisait bon vivre.* » La déclaration sarkostupide a mis le feu aux derrières des auteurs du blogue « Langue sauce piquante », associé au même journal. Furieux, ils invectivent le petit personnage et écrivent : « *... en retenir ce qu'il a déclaré laisse rêveur : on ne fait pas plus cancre ni plus cuistre (ni plus beauf). Ses guides ne lui ont certainement pas expliqué que les peintures pariétales étaient l'œuvre du « brave néandertalien », vu que l'homme dit de Néandertal avait disparu de la surface de la Terre depuis plusieurs millénaires. Les bras de l'homme de Cro-Magnon ont dû lui en tomber.* » Que voilà une grande opinion pour un si microscopique personnage !

PHOTOGRAPHE

à Michaël D.

À peine levé, en pyjama et en chaussettes, le jeune photographe sort de son logement. Au risque de prendre froid, mais convaincu qu'il ne risque rien – ainsi que le pense la jeunesse dans toutes les circonstances. Étendu sur le ciment du trottoir qui mène à la ruelle, il traque des angles inédits, cherchant sans doute à concrétiser une vision apparue dans son rêve – et qu'il ne veut pas perdre dans le mouvement ininterrompu du jour qui commence. Ses prises de vues terminées, le silence l'étonna. Le photographe retrouva son lit. C'était samedi !

POIL

Certaines – comme lorsqu'elles regardent sous la loupe de belles grosses araignées – aiment les mâles qu'elles fréquentent bien velus, frisottés, les poils qui courent sans discontinuer des cheveux jusque sur le dessus des phalanges d'orteils, le dos... (un ours en peluche), le devant... (dessin pileux des seins et du ventre), les flancs... (poils à gratter), tout rapproche ces bipèdes du roi des primates. Certaines – considérant tout poil, sauf les cheveux, comme inutile et les chassant sans relâche – veulent que les mâles qu'elles fréquentent adoptent leurs goûts et se rasent, s'épilent, s'arrachent tout ce qui rampe sur leur peau avec des crèmes, de la cire, des rayons électriques... surtout les aisselles et la poitrine où elles ont l'habitude de se blottir et de coller leur nez. Certaines – à la fin – s'en fichent !

POUDING

Vous imaginez-vous en train de tailler de beaux morceaux de gras blanc aux contours de votre *beefsteak* et les réserver pour préparer un pouding délicieux ! – de ces gâteaux aux raisins secs, souvent alcoolisés à l'eau-de-vie de fruit – du genre de ceux qu'affectionnent les Anglais au moment de célébrer la Noël : le *plum-pudding?* Non ? Moi non plus !

PLÉNITUDE

La si longue et cruelle attente a amplifié mon anxiété. Tout me porte à croire que des sensations démesurées vont continuer de me traverser, sans que je puisse vraiment m'en défendre ni pouvoir m'en laisser envahir, tant que ma pensée et mes sentiments profonds ne pourront être rassurés. Dans l'état incertain qui est le mien, je pourrais aussi bien croire que l'avenir me réserve la pire des catastrophes comme le plus grand des bonheurs. Le cœur serré, le mal m'envahit ; si l'attente persiste, je pourrais me sentir encore plus mal en point. Le téléphone sonne. Une crampe me traverse le ventre. Dois-je répondre ? Je décroche le combiné. J'écoute. Une voix parle calmement. La proche atteinte de la plénitude fait de moi un autre homme.

PRÉNOM

Xavérine avait voulu changer de nom, en réalité de prénom, car son patronyme ne lui importait pas, en la circonstance. Le prénom qu'elle porte depuis sa naissance lui semblait si connu qu'elle aurait, affirme-t-elle – désespérée – eu besoin de se cacher derrière de grandes lunettes de soleil si les voyelles et les consonnes qui le forment étaient apparues aux yeux de toutes et de tous, dans un livre. Et, là, elle aurait été découverte ; là, elle se serait mise à se cacher en tout temps ; là, elle aurait changé de direction pour éviter une rencontre ; là, elle aurait été très malheureuse ! Désormais, s'affichant sous son nouveau prénom, elle peut vivre dans la sérénité, puisque personne, vraiment, ne peut la reconnaître, ne la reconnaîtra plus jamais !

PRISON

Les prisons ne sont pas des lieux imaginés, sauf – il y a toujours des exceptions – par ceux qui souhaitent y séjourner ! Le nombre des prisons est en constante évolution, non seulement le nombre, à vrai dire, mais surtout les formes de plus en plus subtiles que prennent ces lieux de repos et leurs annexes. Que dire des bracelets électroniques, par exemple, qui permettent aux locataires d'une prison de purger leur peine hors des murs traditionnels, dans le confort de leur foyer ! Ces menottes nouveau genre démontrent accessoirement que le chez-soi n'est pas toujours l'endroit rêvé, le refuge physique et psychologique qu'il semble être. Ce toit devient, s'il ne l'était déjà, le lieu à fuir, celui des conventions débiles et, cela est probable, celui de liens filiaux détestables. Mais, il est des prisons plus terribles que celles où nous pourrions un jour être confinés. Ces prisons se nomment « je ne peux faire autrement », s'appellent « je suis fait comme ça », s'expliquent « si tu savais quelle enfance j'ai eue » et autres appellations qui ne devraient plus tenir dès qu'elles sont nommées, qui néanmoins persistent et nous gardent sans fin prisonniers de nous-mêmes. Par opposition, le crime puni – qui devrait nous mener à un confinement physique réel – pourrait représenter une sorte de liberté, certes une fuite en avant, mais une évasion des chemins prévus et ordonnés. Les prisons ne sont pas les lieux que nous imaginons !

QUALIFICATIF

Quand il s'agit de distribuer des qualificatifs, vos pensées d'homme « sont toujours d'une inqualifiable grossièreté », dit Guy de Maupassant. Comme nous ne savons pas à qui il destinait cette remarque, nous ferons comme si nous ne l'avions pas entendue. En d'autres circonstances, ailleurs, nous ne comprenons pas pourquoi nous ne reprocherions pas à Jacques Bontempo son inqualifiable trahison et, pourtant, nous bouchons nos oreilles et nous fermons nos yeux, même si cela ressemble, de notre part, à une inqualifiable fuite. Ainsi, nous trahissons-nous nous-mêmes, incontestablement, à chaque instant... Enfin, vous aurez remarqué l'attitude précisément inqualifiable de Jacynthe Lapire : nous espérons que vous vous abstiendrez de la qualifier.

QUANT-À-SOI

Je ne renierai pas mon quant-à-soi, c'est clair ! Si certains croient qu'il faut tout dire, surtout dans une relation de confiance, c'est faire insuffisamment cas de la nature humaine, qui est naturellement fourbe. Je préfère demeurer farouche, garder mes sentiments, quitte à en laisser sécher quelques-uns au fond de mon cœur... Ma réserve doit être bien comprise ; je ne cherche pas à me cacher derrière cette déclaration ; je dis que je ne suis pas naïf, que je tente de ne pas être dupe des déclarations de tous et chacun ; que je tiens à protéger mon indépendance d'esprit et mon inaliénable droit d'être moi-même... Je me demande ce que la population en pense.

QUAI

inspirée d'elle et pour elle

C'est une ville éloignée, au bord de l'océan. En train, en voiture, à pied, personne ne peut aller au-delà. Sur terre, c'est le terminus. À la gare des trains, il attend une personne qui rejoint le bout du monde. C'était ainsi qu'ils avaient convenu de se réunir : « Si tu me trouves sur le quai, c'est que je serai revenue... », avait-elle dit. Les voyageurs se dispersent et le quai où il guette se vide. En même temps, sur le quai d'en face, il la remarque, elle et sa petite valise. Se serait-il trompé de lieu ou d'heure... Un instant, dans un étourdissement, une réminiscence, il lui semble que c'est elle. Non ! il se trompe. Le train, sur le quai d'en face, est prévu bien plus tard. Elle parle au téléphone ; elle semble nerveuse. Claire écoute au téléphone la déclaration de rupture qui lui est faite. Elle entend les mots qui lui sont destinés, tandis que son regard se porte vers celui qui croit qu'elle est une autre. Le temps est suspendu ; pour elle et pour lui, il ne sert à rien d'attendre ; les grandes allées de béton sont vides et deux solitudes embuées, immobiles, séparées par des voies ferrées, échangent des pensées. Simultanément, il se mettent en direction de la salle des pas perdus ; ils s'accompagnent mutuellement ; des regards empreints d'une certaine complicité s'esquissent. Marchant côte à côte, ils se rendent jusqu'au fond du hall, au Café de l'escale... Celui qui attendait une personne qui n'est pas venue, sur un quai de la gare des trains de Vancouver, a croisé une personne qui devait quitter la ville, mais qui ne le fit pas.

QUATRE-DE-CHIFFRE

Le piège s'est installé lentement. D'abord, rien n'y paraissait. C'était un piège invisible, qui n'avait ni forme ni nom. Des jours passèrent (peut-être était-ce même des semaines) et une étape supplémentaire fut franchie. Des paroles douces, des paroles qui semblaient venir du cœur, laissaient entendre qu'une confiance mutuelle s'établissait. En réalité, c'était celle de la fascination mortelle de la chèvre qui sera broyée puis avalée entière par le boa. Puisqu'il fallut bien bouger, à l'occasion, pour que tout semble naturel, pour que rien de ce qui se passait ne soit mal perçu par la proie, une troisième étape mena les protagonistes au-delà. Il s'agissait alors de s'approcher assez près et de manière si aimable que le pauvre naïf animal se love de lui-même dans les muscles constricteurs de son patient ami. La quatrième étape se concrétisa quand l'inquiète interrogation « quand ? » prit tout son sens. L'un voulut demander à l'autre « quand » (m'aimeras-tu sans en faire un théorème) et la réponse vint aussitôt et lui broya les os. Les quatre temps réunis avaient bouclé le chiffre.

QUELQUE

— Où étiez-vous ?

— J'étais quelque part.

— Mais encore ?

— Cela ne vous concerne pas, de toute évidence, et je n'ai pas l'intention de vous en dire davantage.

— Vous nous accompagnerez un certain temps ?

— C'est probable !

— Mais encore ?

— Cela vous concerne un peu, je l'admets, mais je ne peux que vous dire que je serai là quelque temps, pas plus ; je ne saurais vous en dire davantage !

— Et vous repartirez, sans doute ?

— Sans doute !

— Mais encore ?

— Je repartirai quand le temps sera venu.

— Et où irez-vous, comme ça ?

— J'irai quelque part !

RAPTUS

La chatte blonde-rousse visitait chaque jour le parterre de chacune des maisons des deux côtés de la rue, explorant sous les galeries, dans les buissons, se mettant à l'affût d'un oiseau, d'un écureuil, à la rigueur d'une fourmi ou d'un autre insecte, qui pouvait dire adieu dès lors à sa belle existence. La chatte était affable, se laissait caresser par les passants, ne miaulait pas intempestivement et, après un sommeil réparateur dans un coin rassurant, reprenait l'examen de son territoire avant de rentrer chez elle. La chatte rousse-blonde habitait bien quelque part, mais nul ne savait où se trouvait sa maison. Elle sortait en fin d'après-midi, passait la plupart du temps la nuit dehors et, après une rapide tournée matinale, se réfugiait à nouveau chez sa maîtresse. Nous pouvions dire « chez sa maîtresse », car, quand elle réapparaissait, saluant ses amis humains, son poil mi-long bien brossé luisait et sa fourrure souvent se trouvait parfumée... La chatte blonde était une chatte avertie. Toujours prudente, elle attendait souvent de longues minutes avant de traverser la chaussée, en particulier au moment de l'heure de pointe de la fin de la journée, alors que les voitures passaient à la queue leu leu. La chatte rousse s'enthousiasmait quelquefois ; elle partait comme une fusée dans une direction impossible ; elle grimpait aux arbres, au risque de ne plus pouvoir redescendre, sauf en se jetant dans le vide ; elle courait en changeant de direction si vivement que nul ne comprenait son manège... Nous disions que c'était une drôle de chatte ! Un jour qu'elle faisait sa toilette sur une marche d'escalier, elle s'interrompit, examinant au loin un objet de désir que personne ne voyait. Soudain, elle se précipita ; elle entreprit de traverser la rue et fut écrabouillée par une méchante voiture, qui ne s'en est même pas aperçue.

RAYÉ

~~Une tapisserie (aux motifs ordinaires), comme un Molinari (de la meilleure époque), comme la peinture de mon camion (aux portes jaunes), comme un tamia (véritable pléonasme mobile), tel est le canon du fusil de chasse (et non celui du canon de guerre), comme un zèbre (aux couleurs nécessaires), un verre translucide ou un DVD (comme tant d'autres disques), comme un drapeau (bleu blanc rouge), comme une chemise (de toute évidence rayée), un « Corridorscope » en noir et blanc (de Buren), comme un bar (le poisson), une tortue (chinoise) ou un pentatome (vêtu de rouge et de noir), et ainsi de suite tel que se présente mon parquet ou mon dentifrice… Si mon pyjama l'est, mon écran ne l'est pas ; si mon complet ne l'est pas, une liste l'est. Comme une carte (du monde), le ventre d'une bonite, un pic (l'oiseau), une marinière (bleue et blanche), le batara (un oiseau) est rayé dans toutes ses qualités comme un texte éventuellement superflu…~~

RÉCIDIVISTE

« Non, je ne recommencerai pas, c'est promis », dit-il, en répétant, pour la centième fois, qu'il avait honte des gestes qu'il avait posés et qu'il s'abstiendrait à l'avenir de les reproduire… quoiqu'il s'excusait à l'avance de ses éventuelles rechutes, puisqu'il avait été inscrit sur la liste des multirécidivistes dangereux (n'ajoutons pas, comme dans les pléonastiques journaux, le mot « chroniques »).

RECTITUDE

Malnommés de tous les temps
et de tous les pays, unissez-vous !

Une société atteinte de rectitude politique cache un hypocrite désir d'exclusion et une envie de pureté qu'elle satisfait en partie en renommant, pour les effacer, des choses et des personnes. Elle appelle ses clochards « itinérants », déclare que ses aveugles sont des « non-voyants » et que ses sourds sont des « mal-entendants »… et considère que les invalides et les malheureux handicapés « moteurs », jadis désignés sous le vocable d'« infirmes » (congénitaux ou accidentels), sont maintenant d'heureuses et dignes personnes « à mobilité réduite ». Les vendeurs (de n'importe quoi) sont tous devenus « conseillers » (en n'importe quoi) et les femmes de ménage, des « auxiliaires domestiques ». Et que dire de cette métaphorisation de la mort, qui nous effraie tant, alors que notre monde transforme le cancer en « longue maladie ». Dans le domaine du bonheur obtenu ou retrouvé (à titre d'exemples seulement), la société politiquement correcte déclare, montrant les progrès accomplis : heureux soient les impuissants, car ils ne souffrent plus désormais que de disfonction érectile ; heureuses soient les prostituées, honorablement décrites telles des travailleuses du sexe ; heureuses soient les mères célibataires, élevées au rang de *cheffe* de famille monoparentale ; heureuses soient les personnes prospères qui ont délaissé leur statut d'obèse pour accueillir une surcharge pondérale ; heureux soient les homosexuels, qui sont désormais gais du matin jusqu'au soir tous les jours de l'année ; heureux soient les fous expulsés de leurs asiles, car leur dignité leur a été rendue dès qu'ils eurent franchi la porte des institutions qui les accueillaient (ce qui leur permet désormais de déambuler dans la société des clochards) ; heureux soient les pauvres et autres personnes vivant sous le seuil de la pauvreté, car les portes du royaume des plus démunis leur sont ouvertes… et ainsi en va-t-il des vieilles personnes (troisième âge, âge d'or, aînés), des immigrants (nouveaux arrivants ou immigrants-investisseurs), des noirs, des asiatiques (des minorités visibles), des autochtones (premières nations) et des communautés culturelles… Et après ? Et nous ? De qui parlons-nous, quand nous parlons de nous ?

RÉPONSE

N'est jamais venue, n'est pas venue clairement, pas assez clairement pour qu'une sensation de réponse ne s'enfouisse dans la boîte où je les range… n'est jamais venue assez forte, la réponse, pour que je sache la terrible nouvelle, celle qui découle de ma question, celle qui me procurerait tous les frissons, les plus effrayants, les plus crus, les plus attendus… si elle arrivait. Elle n'est jamais venue la déclaration de position géographique qui m'aurait permis de la sentir près de moi.

RÊVE

le premier de tous mes rêves était celui
d'un amoureux et de son unique amour,
flânant lentement (l'esprit dans l'esprit)
de par un mystérieux pays vert
E. E. CUMMINGS

Si une chanteuse – ou son équivalent masculin, le chanteur – crie son *amoouuurrr* pour Marcel ou pour Ginette, ce n'est pas l'expression d'un rêve, mais celle d'une plate réalité commerciale. Les rêves d'amour, fantômes de désirs inaccessibles, sont cachés, souvent muets. Littoral, ou berge, ou « pays vert »… installer le rêve dans un paysage naturel aide à cerner l'incernable, mais rarement à le concrétiser. En état de veille, les visions les plus tendres s'échafaudent dans l'esprit des rêveurs mais, dans la réalité, force est de constater que les rêves les plus intenses demeurent irréalisés. Sans cesse, pourtant, nous élaborons des jardins touffus où se perdre ou de sombres intérieurs cachés où s'épanouiraient les sentiments les plus intenses et les plus doux…

RENVERSEMENT

pour en finir avec l'instant

Renversement du corps qui roule sans fin sur lui-même, qui ne semble pas vouloir s'arrêter, qui rebondit après s'être fracassé contre une voiture, prenant instantanément des poses étonnantes (les jambes en l'air, les bras s'opposant à la marche), la masse du tronc s'envolant comme une plume, faisant culbutes et cabrioles avant de s'effondrer, de se désarticuler, les os broyés, les membres sens dessus dessous et, à l'intérieur, tous les organes en bouillie, tassés… L'étonnement de l'accidenté qui se trouve à deux mètres du sol, parfois même un peu plus, en apesanteur, quand il ne ressent aucune douleur, qu'il se trouve, au contraire, dans un état de légèreté absolue, indescriptible, dans un état de relâchement complet, avant de retomber au sol, une seconde plus tard, raide mort.

RÉVOLTE

Ce qui rend Mahaud-Marcelline de Masha de Mimosette si difficile à cerner, à comprendre, c'est qu'elle ne connaît pas la révolte. Il lui arrive d'être exaspérée, par exemple, mais jamais elle ne reprochera son exaspération à celles et ceux qui l'affolent. S'il lui arrivait de constater que la vie ne lui rend pas justice, elle se traînerait tout de même de tâche en tâche ; elle continuerait de jouer sans relâche le rôle qui arrivera à la tuer. Si des circonstances mettent en évidence une source de ses angoisses, elle déclarera qu'il s'agit d'une interprétation, qu'il y en a bien d'autres… interprétations – et elle fermera les yeux. Quand elle a peur des circonstances de la vie, et souvent elle a peur, elle cherchera à oublier et déclarera qu'elle aimerait se réfugier dans une prairie, dans une forêt, dans une petite chambre où elle se blottirait, où personne ne la trouverait. Quand elle s'engage dans une relation de sentiments, elle ajoute aussitôt qu'elle n'est pas prête, que les événements se déroulent trop vite, qu'elle a besoin de respirer. Soit, mais le principal obstacle à sa vitale respiration réside en elle, dans ses craintes et dans toutes les excuses que l'existence même des autres lui fournissent. Ainsi, Mahaud-Marcelline de Masha de Mimosette pourra dire – et cela en abasourdira plus d'un – qu'elle ne peut pas sauver sa vie de la catastrophe la plus imminente, parce que sa sœur, ou quiconque, lui a demandé de faire une course triviale. À la côtoyer, nous devinons (sans en être sûr), qu'elle offre ses souffrances terrestres à une divinité quelconque, que des apeurés de la mort ont inventée, et dont nous n'entendons parler que par la voix de ces effrayés. Cette diversion extraterrestre, qui rend les esclaves sereins dans leur malheur, semble la combler d'aise quand il lui arrive de ne plus savoir comment elle se sortira du pétrin dans lequel elle se trouve. Nous imaginons alors le pire : qu'elle donne de la valeur à des élucubrations qui la maintiendraient dans un état second, lui garantissant dans le vide intersidéral, plus tard – nous ne saurons jamais quand – une place de choix, une joie sans limite et pour toujours. Nous savons qu'elle se trompe. Nous le lui disons, mais cela ne lui importe pas ; elle ne ressent pas la révolte ; la résignation de Mahaud-Marcelline de Masha de Mimosette est exemplaire.

RISQUE

Ce n'est pas sans risque d'infantilisation que nous maintenons noué le cordon symbolique qui nous unit à nos origines. De même, il est périlleux de se lancer dans une mêlée pour laquelle nous ne sommes ni préparés ni compétents. Dans une joute de pouvoir, il sera éventuellement dangereux de se placer entre l'arbre et l'écorce chaque fois qu'une opinion est émise. Les relations humaines (amoureuses, politiques, économiques, sociales…) comportent des incertitudes, des hasards contre lesquels nous devons nous prémunir. Évidemment, nous ne devons jamais perdre de vue que le plus menaçant de l'existence, c'est l'existence elle-même et qu'à cet égard, nous ne pouvons obtenir aucune garantie contre les risques que comporte la vie.

SALIVE

Que peut bien représenter trente-six mille litres ? Nous constatons ce que peut représenter dix, ou cinquante, ou cent litres de lait couvrant le comptoir de la cuisine et la table… Puis deux cents, puis cinq cents litres qui occuperaient les planchers et toutes les étagères… Puis mille litres ? Imaginez que les livres de votre bibliothèque soient transformés en litres de lait et que vous puissiez, à satiété, lire et relire les informations inscrites sur le cartonnage ! Y a-t-il une différence dans l'espace occupé par le lait à un, ou à deux, ou à trois virgules vingt-cinq pour cent de matière grasse ? Où sont-ils semblables de ce point de vue ? Imaginez cinq mille, dix mille litres de bon lait blanc de vache, et dix mille litres de lait chocolaté, et dix mille litres de lait de chèvre (que vous ajoutez par fantaisie) et, à la fin, jusqu'à six mille litres de préparation lactée de toutes sortes… N'en jetez plus, la maison est pleine ; les meubles ont été sortis et chaque pièce a été remplie de cartons de lait, en rangs serrés du plancher jusqu'au plafond… Vous êtes sur le trottoir, en face de votre domicile… Quelques contenants de lait débordent de votre logement et occupent une partie de la galerie… Autre part, vous avez lu que la bouche – votre bouche – produisait entre cinq cents et mille deux cents millilitres de salive par jour (la moitié pendant les repas) et que cela représentait, en une déglutition par minute, jour et nuit, plus d'une demi-tonne par an ! La déglutition salivaire est le travail le plus important fourni par votre bouche, bien au delà de l'effort nécessaire pour parler ou pour vous alimenter ! Cet effort représentera environ trente-six mille litres au cours de votre vie. Songez-y quand la bonne odeur ou la vue d'un gâteau vous fera saliver !

SANS

Sans ta bouche, le baiser que nous nous promettons est impossible. Sans ta bouche vis-à-vis de la mienne, comme maintenant, le regard de nos bouches n'est que souffrance. Nos lèvres humides débordent de salive ; elles s'effleurent, elles se touchent un peu, elles s'éloignent. L'une ou l'autre des langues pointent pour chatouiller les lèvres, si lointaines, devant. L'angoisse s'éloigne ! Nos bouches s'appuient l'une contre l'autre, entrouvertes ; elles s'ouvrent davantage ; elles commencent à se mêler. Sans nos langues, que serait notre langage ? Sans nos bouches, comment mesurerions-nous le sensuel, le sexuel, le spirituel ou le surnaturel ? Nos langues visitent la bouche de l'autre, nos langues se frottent, se masturbent dans un bouillonnement de salive tiède et visqueuse, elles glissent dans l'ambiance des débuts de la vie, du cocon originel, ignorant le reste du monde. Elles s'entortillent violemment et nous nous entendons entendre des conversations muettes. Nos bouches parlent et dévorent l'autre. De la dévoration, sans nos bouches, point. Oh ! sangsues ; oh ! aspirations. Oh ! mortelle angoisse dans la promiscuité. Sans nos bouche-à-bouche, point de vie. Nos fortes respirations – sans compter les saccades du souffle, qui nous prennent de court et se glissent entre nos lèvres – frayent, au milieu, un chemin sans fin, marque de notre désir impérissable, de notre frénésie sans bornes de nous baiser la bouche ; narines et bouches tracent notre voie de manière à ce que nous ne puissions jamais être rien d'autre que nous-mêmes, des bouches inséparables.

SAUMON

Placez tous les légumes dans l'eau froide et nettoyez-les avec beaucoup de soin. Ensuite, essorez complètement les deux branches de céleri bien croquantes, les deux carottes moyennes, le gros oignon rouge, le poivron vert et le poivron jaune, tous deux de taille intermédiaire et, à votre inspiration, un ou deux autres légumes qui se mangent crus, en les choisissant pour leurs couleurs, pourvu qu'elles soient différentes de celles des légumes qui constituent la base de la recette, par exemple, de petits bouquets de choux-fleurs mauves, qui se trouvent au marché à la fin de l'été. Avec minutie et patience, pelez, si nécessaire, puis taillez les légumes longs en bâtonnets, et détaillez-les en morceaux d'à peine un demi-centimètre. Détaillez aussi les poivrons en languettes avant de les tailler en petits cubes… Placez ces légumes et ceux qu'éventuellement vous ajouterez dans un saladier, salez légèrement, poivrez généreusement et arrosez d'un peu d'huile d'olive, juste assez pour rendre les légumes brillants. Mélangez et laissez reposer. Tranchez l'oignon rouge le plus finement possible de manière à obtenir des rondelles presque translucides (si vous disposez d'une mandoline, c'est une belle occasion de l'utiliser). Placer l'oignon dans un bol et arrosez-le généreusement du jus d'un gros citron. Pour douze personnes, prenez un demi-saumon fumé non débité. Taillez des bandes fines en coupant le filet à la verticale, puis roulez ces bandes de manière à obtenir des bouchées. Soyez minutieux et patient, car l'opération est assez longue. Ajoutez de nombreuses petites feuilles de basilic frais aux légumes, mélangez en douceur pour ne pas les briser, puis disposez le tout dans un grand plat de service. Répartissez les tranches d'oignon sur les autres légumes, placez les rouleaux de saumon fumé que vous parsèmerez de câpres et que vous arroserez d'huile d'olive de première qualité. Jetez-y finalement des grains de sel de mer, poivrez à nouveau : servez ! Attablez-vous et jouissez de cet émincé de saumon fumé aux petits légumes… ou bien modifiez cette recette et proposez autre chose à vos invités !

SECRET

Surtout, n'alimentez pas la rumeur ; elle court déjà assez vite. Faites l'innocent jusqu'au bout… et, pour cela, continuez de croire que le « monde » ne voit rien, n'entend rien, ne déduit rien, ne recoupe aucune information, ne devine rien… Surtout, ne vous mettez pas à la place de celui ou de celle qui a été témoin d'un événement intéressant à votre sujet et ne laissez pas votre pensée croire qu'il ou elle ne s'en gaussera pas intérieurement ni n'en parlera jamais. Surtout, ne vous regardez pas dans un miroir, car vous vous verriez dans l'habit du naïf « fini », dans l'attitude de celui qui ne voit pas ce qui lui saute aux yeux. N'en faites qu'à votre tête ! Maintenez la garde ; niez catégoriquement ce que toutes et tous savent de longue date. Donnez-vous l'impression d'être l'astucieux capitaine qui mène les autres, surtout ses proches, dans un navire insubmersible. Cela dure depuis si longtemps que vous vous croyez invincible. Évidemment, vous vous trompez lourdement, mais comme vous n'en prendrez conscience que trop tard… Ne laissez donc pas votre esprit vous tromper, pas maintenant ! Gardez le silence ! Laissez aller les affirmations les plus grotesques ; ne démentez aucune des histoires racontées à votre sujet car, ce faisant, vous pourriez, par inadvertance, accréditer d'autres versions de votre grande aventure secrète. Tout cela est indéniablement schizophrénique, bien sûr… Et après ? Après tout, personne ne le sait !

SÉDUCTION

De loin, c'est la longueur qui attire, les vagues qui se meuvent sur les épaules, la plasticité de ces ondes ; puis, c'est la brillance, les reflets variés selon la lumière ambiante ; enfin, ce sont les ombres et la souplesse de ces vagues qui se forment en enveloppant le visage, qui ajoutent au mystère des yeux et de la bouche. De plus près, le désir se forme vivement ; l'envie devient pressante. Un seul regard entortille les sens, fait irradier la beauté de la sirène. La séduction est conquête et l'ampleur de la chevelure en est l'emblème, auquel personne ne résiste, qui séduit jusqu'à la mort : sa domination est la mémoire de l'âme captivée et emportée en un éclair. Juste là, au bout du compte, les cheveux dans les mains, les narines frémissantes, le poids de ces fuyantes vagues, le parfum des soies sombres, la bouche qui s'y meut baisant ce qui fuit entre les doigts, entre les lèvres… Plus que tout discours, les cheveux coupés d'une femme annoncent son renoncement à séduire. Non ?

SIBYLLIN

Non ! dit-elle. Je suis tout à fait de ton avis ; je suis complètement contre ! S'il en était autrement, je ne saurais quoi penser, car penser me dispose la plupart du temps aux désaccords. Tu sais bien qu'il y a un sens caché pour chaque chose… Par exemple, que veut dire « je t'aime bien », par rapport à « je t'aime beaucoup », par rapport à « je t'aime » sans plus ? Et si, au premier abord, une réponse à peu près satisfaisante apparaissait, quel en serait le second sens ? et le second sens du deuxième sens, hein ? Tu vois qu'il nous faut l'aide d'un sorcier pour démêler le clair et l'obscur de ces oracles, et celui d'une sorcière pour nous rassurer en affirmant le contraire !

SQUELETTE

à M.-N. D.

Sur le boulevard Saint-Laurent, dans sa partie commerciale la plus cosmopolite, il était, une fois, un bijoutier qui avait un mort dans sa vitrine… C'était un personnage très maigre, presque déjà sec, une sorte de momie, mais sans son emballage, la peau du visage foncée et collée sur les os. Il officiait aux destinées de la boutique en filtrant, de son regard à la fois perçant et perdu, les passants et les rares clients. Le mort-vivant n'avait jamais effrayé personne. Tout au plus, les chalands qui s'attendaient incessamment à le voir bouger demeuraient insatisfaits. Un autre jour – des mois s'étaient écoulés – il était toujours là, mais sans sa peau. Il ne restait que son squelette pour surveiller les passants ! Et puis, une autre fois, il n'était plus là et, ensuite, il n'est plus jamais reparu. Celles et ceux qui le voyaient n'avaient pas été avertis de sa disparition et il leur semblait, désormais, qu'il manquait quelque chose à leur déambulation. Quoi qu'il en soit, depuis le temps qu'il n'est plus là, il a dû être caché dans une boîte et il aura été oublié.

SURNOM

Il avait reçu le surnom de quelqu'un d'autre car, comme lui, il survenait de temps à autre, quelquefois sans que sa présence ne soit requise mais, la plupart du temps, après que l'un ou l'autre de nous ait déclaré que, s'il était là, il pourrait répondre à cette question pressante… Un jour que nous nous réunissions d'urgence pour une affaire essentielle au fonctionnement de l'organisation, et que secrètement nous nous attendions à le voir surgir au moment opportun, il n'est pas survenu ! Une autre fois, il est arrivé avec des idées saugrenues qui n'avaient rien de commun avec le sujet de nos discussions. Et puis, après s'être absenté plusieurs semaines, quand il nous a de nouveau honoré de sa présence, nous avons constaté qu'il n'était plus en phase avec nos intérêts et nous avons compris qu'il allait nous induire en erreur si nous nous fiions à ses indications. Alors, nous ne l'avons plus invité et nous avons parlé de lui au passé, en oubliant le survenant et en nous souvenant du déphasé.

SYNCOPE

Première étape : fort ralentissement des battements du cœur, étourdissement très puissant, suspension temporaire de la respiration et perte de conscience. C'est le grand ménage. Deuxième étape : retour dans le monde, le temps de constater brièvement la « légèreté de l'être » débarrassé de tous ses soucis, même d'ordre digestif. C'est le grand soulagement. Troisième étape : illusion, ô illusion ! Rien des douleurs diverses (dos, dents, jambes) ne s'est effacé pendant plus de quinze secondes. Retour de la transpiration pathologique. La même gibelotte.

TABOUISER

Le silence n'arrive jamais, jamais quand le besoin s'en fait sentir. La vie aurait peur du silence, avons-nous entendu dire ! Ce qui grouille sans cesse fait du bruit, en produit sans interruption ; et, en fait, ce qui vit répète la rumeur ! Remuons-nous, fourmillons ! Et malheur à celui (ou celle) qui interrompra l'infernal tapage de l'existence des humains et de la nature… les humains, ici comme souvent ailleurs, n'étant pas considérés comme parfaitement naturels… ayant inventé tant de bruits inutiles, tant de sons de circonstances, onomatopées rassurant les plus faibles comme les plus forts… Oh ! Silence, que nous vénérons (pour mieux t'éloigner), tu te fais si rare quand nous avons tant besoin de toi ! Pour que nous survivions, il faudra bien que nous te désacralisions, que nous te détabouisions !

TANNIN

Y a-t-il – ou n'y a-t-il pas – un rapport sémantique entre le tanin (substance d'origine végétale – disons le tan, l'écorce de chêne pulvérisée) qui, dans le processus du tannage, rend les peaux d'animaux imputrescibles et permet leur utilisation à d'autres fins (vêtement, reliure, par exemple)… et les expressions telles « tanner quelqu'un » (le battre), ou « être tanné » (fatigué), ou revenir d'être aller faire bronzette (mot qui fait rire dès qu'il est prononcé) ? Eh oui ! Quoique « être tanné », dans le sens d'en avoir assez de cette fatigue qui persiste, s'éloigne un peu du sens premier, mais nous en devinons la parenté… « On écrit parfois tannin. »

TATOUAGE

à Marie-Josée H.

L'infirmière est jeune. Sa jeunesse n'en fait pas une écervelée ni une incompétente. D'ailleurs, dans le CLSC où elle travaille, nombreux sont les employés de moins de trente ans. Ils sont plutôt sympathiques, pas encore blasés par la longue expérience qu'ils acquerront. Ils font tout selon les règles de l'art et chaque geste professionnel répond aux critères de qualité du Ministère de la santé et des services sociaux. La jeune infirmière a des cheveux mi-longs, sombres, le visage rond et blanc et des lèvres pulpeuses ; elle a la taille fine et les jambes longues ; sa blouse blanche, agréablement ajustée, la met en valeur tout comme les manches courtes de celle-ci mettent en évidence une panoplie multicolore de têtes de mort tatouées à l'intérieur de ses avant-bras. Spectaculaire ! Ou effrayant ! À vous de choisir !

TEMPÊTE

Hypocrite, insignifiante, menteuse, prétentieuse, lèche-cul, sans cervelle, paillasson, traîtresse, pute… c'est ainsi que la tempête a commencé – et c'était bien assez pour qu'elle commence. Évidemment, la tourmente n'est pas venue de rien. Elle découle de ce qui s'est accumulé au fil des mois et qui s'est transformé naturellement en grande et en petite haine. Les frustrations et les incompréhensions se changent en cris, en d'autres insultes, en exaspérations finalement exprimées, en révolte, en questions malicieuses, en insultes sophistiquées, en remarques incisives, en larmes qui fusent, qui ne s'arrêtent pas… Oui, des larmes, ah ! des larmes ! Pour mettre fin à la tempête.

THANATOS

Il serait particulièrement approprié que « la folle de son ego », qui dépasse toutes les bornes de la bienséance, prenne au plus tôt des mesures pour amortir les effets néfastes de ses choix et ainsi cesser de nuire, à tout le moins par l'exemple ; sinon, qu'elle se mette une dernière fois en valeur par un geste spectaculaire, qui lui permette d'en finir en laissant agir ses pulsions de mort. Nous pourrions dire, jouant les maîtres d'école : cent fois sur le métier, tu recommenceras ton ouvrage, jusqu'à ce que tu réussisses à nous convaincre de ta propre neutralisation. Le mieux serait que tu te « plantes » dans le décor au plus tôt et libères les autres de toi, de tes interdictions, de tes anathèmes.

TOMBOLO

Des tombolos, dont les galets et le sable n'en finissent plus de s'en aller ou de revenir, de se lever ou de s'effondrer, qui maintiennent le lien de l'île à la terre ferme, comme un cordon ombilical, qui la transforment petit à petit en presqu'île, lui enlevant son mystère… ou, insensibles et déterminés, qui relâchent la matière du lien, laissent les inlassables vagues modeler les côtes, découper les rives, jusqu'à laisser les eaux impressionnantes séparer le sol et redonner au lieu sa forme d'île – où des oiseaux de passage voudront s'arrêter.

TRANSLUCIDE

Ce serait comme des yeux, à la fois d'une couleur précise et, en même temps, traversés de lumière. Ce serait comme des eaux de toutes les teintes, des plus sales aux plus lumineuses, rendues ainsi par le mouvement qui les agite. Ce serait comme l'air, quand il fait noir, au travers duquel nous voyons sans voir et où nous nous mouvons au hasard. Ce serait comme le verre qui filtre les rayons et les gaz et finit par s'encrasser terriblement… Ce serait comme des pensées exprimées honnêtement, qui semblent limpides pour toujours, qui semblent séduisantes à jamais, malgré la difficulté croissante à les maintenir dans leur état sans les corrompre ; mais, assurément, ces pensées n'auraient rien à voir avec la « transparence politique », si opaque, qui n'a jamais rien connu de la lumière qui traverse les yeux, par ailleurs d'une couleur précise…

TU

Faisons « comme si », toujours « comme si », tu n'étais plus rien, comme si tu n'existais pas (et c'est bien le cas, désormais), car à force de te nier, de t'effacer pour les autres, de te fondre en eux, tu es disparue. Depuis que tu n'es plus là, les commentaires sur ce que tu étais et sur ce que tu aurais pu devenir circulent sans discontinuer et sont augmentés sans cesse de nouveaux détails. Il est vrai que tu avais de nombreuses amitiés et que le nombre de bouches qui peuvent s'exprimer à ton sujet est impressionnant. D'autant plus que, tout au long de « ta longue disparition » (comme nous entendons dire : « une longue maladie »), tu avais semé des indices… C'est ainsi que les petites aventures quotidiennes que tu nous racontais en riant jaune, sont devenues un véritable roman noir, plein de rebondissements… Par exemple, il n'y a pas si longtemps, avant ta disparition finale, nous avons appris que tu avais eu un dernier long entretien avec une personne d'un genre étrange, une sorte de vampire que tu fréquentais malgré le danger qu'elle représentait pour toi, qui utilisait les ressources les plus sournoises pour aspirer ton sang et te laisser desséchée (comme dans la jolie expression : « elle n'avait plus que les os et la peau »)... Évidemment, c'est une image ! La vampire qui t'assaille depuis toujours est bien près de toi ; c'est une sorte de *vamp*, et c'est moralement qu'elle te vide, qu'elle t'a vidée et que tu as fini par disparaître. Tu as choisi cette manière de faire parce que tu as compris trop tard les effets de cette fréquentation et que tu as bien vu que seule la mort te libérerait de cette filiation.

TUEUR

Certains n'ont pas du tout de cheveux, c'est comme ça. Certains autres en ont si peu qu'ils préfèrent ne plus en avoir du tout, c'est ainsi. Certains en ont, mais ils se sont mis dans la tête que des cheveux sur la tête leur faisaient une tête de « moumoune » et qu'ainsi ils ne pourraient paraître comme telle brute de leurs amis ni en revendiquer le statut. Certains en ont sur la tête, mais montrent qu'ils n'en ont pas dedans en se la faisant raser. Ceux-là croient qu'en se la mettant (la tête) à nu temporairement, ils favorisent l'essor d'une cause, soutiennent une œuvre, encourageant l'effort (variable) d'autres personnes... Il y aurait un rapport, que nous ne réussissons pas à saisir, entre l'expression de la laideur et le soutien à de belles causes ; il y aurait une parenté, une liaison à faire entre le coco rasé volontaire et l'assassin professionnel (criminel, militaire ou sportif) qui cultivent, chacun pour des raisons différentes, leur belle apparence de tueur.

ULCÉRATIF

à P. B.

Il était une fois un homme qui lisait des manuscrits avec son nez. Avant de les empiler et de les oublier, il les humait pour en vérifier la salubrité. Des semaines de nonchalance suivaient tandis qu'il exposait, comme des trophées, ses difficultés éditoriales. De temps en temps, il retrouvait ses vieux papiers, mais son organe fatigué n'en pouvait plus. Ses muqueuses avaient – si elles n'en avaient jamais eu – perdu de leur acuité. Son appendice usé ne lui rendait plus de services ; avec le temps, son outil s'était endommagé et des lésions de vieux mots, des croûtes de vieilles idées et des galles de lecture déguisées en histoires nouvelles avaient fini par l'immobiliser. Néanmoins, rendons hommage à ses belles intentions : il lui arrivait parfois de se moucher. Sans que cela ne dure bien longtemps, des lignes de lecture passaient, tandis qu'il se désolait de ne pas sentir les autres. Il dut se résigner, *in fine*, car des pensées ulcératives d'un bel effet l'empêchèrent complètement de respirer.

UNION

Dans l'église portugaise de la rue Rachel, se déroule le mariage de deux laides petites vieilles personnes – quoique la vieillesse, évidemment, la laideur, la taille soient des mots et des faits dont la valeur fluctue. À regarder les événements, nous devinons qu'il s'agit d'un mariage de raison. Ils vont être casés ! Plutôt que de rester seuls, leur a-t-on fait comprendre, mariez-vous donc ! Cela vous fera quelqu'un à qui parler. Vous n'aurez pas quatre beaux enfants – ce seraient des erreurs de la nature – mais vous vous raconterez vos vieux bobos.

USURE

Certes, après des ans et des ans, la vie de couple use. Après un temps compté, parmi les chaussettes mises et remises, certaines fuient de toutes parts tandis que d'autres, d'étoffes plus résistantes ou auxquelles une attention particulière aura été portée, durent. Porter les premières rend les chaussures du porteur inconfortables ; porter les secondes, assure la station debout de celui qui en est chaussé – qui en profite sans relâche pour assurer sa position... qui consiste à maintenir l'usure dans l'état où elle se trouve et pour cela à contrôler chaque brin du tissage, chaque pli et toutes les odeurs, à chaque instant de la vie.

VÉLO

Quand il prend son vélo – surtout le dimanche avant-midi, quand la circulation est moins intense – et qu'il pédale avec véhémence, il arrive à parcourir, en quinze minutes, une distance impressionnante. En réalité, pourtant, la journée n'a pas d'importance, la distance n'a pas de réel intérêt, la température non plus, ni les vêtements du cycliste, toujours plus ou moins négligés. Arrivé à la demie, il doit repartir aux trois quarts de l'heure, après avoir repris son souffle. « Je n'ai que de brèves minutes », dit-il en entrant. « Pourquoi es-tu venu pour si peu ? », répond-elle en refermant la porte... Le sens approximatif de ce court dialogue est le suivant :

— Tu me manques !

— C'est ton cœur qui va manquer, si tu le forces trop ; tu n'as plus l'âge.

— Peu importe mon cœur et mon âge, si je te vois...

— Nous ne faisons que nous torturer.

— Je ne te torture pas !

— Mais oui, tu ne fais que ça !

— Embrasse-moi !

— Non, ça n'a pas de sens ; ça n'a pas de suite. Dans ta tête, tu es déjà en train de redescendre l'escalier... Va, va ! Ta femme te cherche.

VENTRE

Kiel, dans l'Allemagne du Nord, est située au fond d'un *fjord* étroit qui s'ouvre sur la mer Baltique. La ville vit de la mer et les bateaux font partie de la vie urbaine. Autour de la baie, les maisons regardent vers l'eau et les habitants connaissent tout des allées et venues des embarcations les plus diverses. Arrivé dans cette ville par une nuit sans astre, je n'avais aucun point de repère. J'étais un peu sonné après seize heures de voyage par avion, par train et, à la fin, par taxi, sur près de trente kilomètres. Même si mon hôtel donnait sur un quai et, me dis-je, sur la mer, je ne me suis pas attardé à examiner les environs. Au réveil, toujours dans mon lit placé près de la fenêtre, je tirai les rideaux. Il faisait noir comme si la nuit durait. Il s'est écoulé un moment avant que je comprenne que le mur, qui effaçait le paysage, c'était le flanc d'un énorme bateau et que les deux œils-de-bœuf qui me scrutaient étaient des hublots. Je refermai et vérifiai l'heure. Huit heures ! Je n'étais pas en retard, mais presque. Je quittai l'hôtel en taxi pour aller à mon rendez-vous, puis, de là, je me fis reconduire à la gare pour rejoindre une autre destination. En route, je songeai que, de Kiel, je n'aurai aperçu que le ventre d'un paquebot venu de nulle part, comme moi, et qui s'était amarré en silence, la nuit, dans la ville nordique.

VERTIGE

C'est ainsi que vont les choses... Nous avons l'impression que le « tout va bien » persiste jusqu'à ce qu'un événement perturbe la quiétude et la transforme. La liste des objets environnants et les objets eux-mêmes s'animent d'un mouvement circulaire et, sans que nous ne sachions trop comment, la tête égarée croit que vertige et liste font « vestige » – avant de constater qu'il ne nous reste que cela de la raison. Nous nous apercevons que vertige et radical font « vertical » et entraînent sans cesse la peur, comme « nous » sur un piédestal, devant la foule, devant le vide. Vertige et langue font « verlan »(gage), sur le modèle de *tangage*, et des oscillations troublent notre équilibre. C'est « ça » qui arrive, tôt le matin ou tard dans la nuit, quand les gardiens des rêves ne font pas leur travail !

VITESSE

Tu vas à une telle vitesse, même à pied, que tu vas dépasser ta mort, sans t'arrêter, sans même t'en rendre compte, courant, du soleil vers la nuit, tel un myriapode bien déterminé à n'aller nulle part.

VOISINE

Je dévorais d'un œil ardent les belles personnes.
Jean-Jacques Rousseau

à Paule T.

Des voisines attirent l'œil – et, à laisser l'œil être attiré, l'idée s'installe que d'autres sens pourraient aussi se laisser affriander. Toutes les voisines ne provoquent pas d'allèchement ; la plupart s'opposent à se laisser appâter, tandis que d'autres ne montrent pas, d'évidence, les attributs qu'elles devraient exposer pour arriver à être emportées. La plus intéressante des voisines – ce n'est qu'un exemple – refuse de sourire, se cache derrière ses lunettes noires... mais, en marchant, fait bouger son derrière comme dieu sait qui, en Californie, en 1950. Comment détourner l'œil de cette déesse hautaine ?

VOUS

S'il n'en tenait qu'à vous, vous ne seriez pas ici ! Vous nous l'avez assez répété ! Nous le savons et vous savez que nous le savons... Que vous ne vouliez pas venir, mais que vous y êtes. Ensuite, chaque fois, que vous ne voulez plus vous en aller, qu'il nous faut presque vous jeter dehors ! Quand même, puisque cela se répète, il faudrait vous faire une raison et cesser de nous embêter avec vos caprices. C'est bon pour vous, cette immersion ! C'est pour vous que nous insistons, c'est pour votre bien, vous le savez. Après tout, vous êtes prise en charge dès votre porte, vous êtes transportée, vous êtes accompagnée dans l'eau, vous êtes aidée pour vous rhabiller, vous êtes conviée à une collation... Chaque fois, vous êtes raccompagnée chez vous, après la piscine. Que demandez-vous de mieux ?

WECH (OUECH)

Quoi, qui, quoi ? Vous, là, vous me posez une question ! Vous croyez que je n'ai que ça à faire, dans une journée, répondre à vos questions – qui sont biaisées. Vous croyez que je ne pense qu'à ça, vos interrogations, dès que je me lève, au moment de petit-déjeuner avec ma charmante épouse... En regardant ma montre-bracelet *bling (-bling)*... Bon ! Allez ! Dites-moi d'où ils viennent, vos pseudo-chiffres ? Je vous montrerai, moi, que ce n'est que du charabia, tout ça ! Vous demandez au chef de l'État de s'occuper de questions insipides, quand je sais, moi, que vous allez déformer mes propos ! Pourquoi vous répondrais-je alors ? Hein ! Dites-le-moi ? Pourquoi ? Hein ? *Wech ?* À vous tous, les journalistes, je vous le dis : quand je vais en banlieue, moi, faire des parades, moi, ce n'est pas pour répondre à des questions insidieuses. Dans le langage châtié qui est le mien, j'ai toujours une place pour les questions dialectales. C'est joli, je trouve, moi, de parler comme les gens. Vous ne trouvez pas, vous ? Et n'allez pas me faire dire des mots que je ne prononce jamais ! *Ouech !*

WHISKEY

à J.-F. Poupart

Samuel de Champlain amarra son *Don-de-Dieu*, à Tadoussac, le 3 juin 1608, puis il remonta le fleuve sur une barque (nous imaginons qu'ils étaient nombreux et qu'ils prenaient place dans plusieurs barques) pour fonder une habitation à la « pointe de Québec » (dont il ne connaissait pas encore l'existence). Dès le 3 juillet, raconte-t-il, « j'employai une partie de nos ouvriers à abattre des arbres pour y faire nostre habitation, l'autre à scier des aix, l'autre à fouiller la cave & faire des fossez »... À des milliers de lieues de l'Habitation, dans les collines verdoyantes du nord de l'Irlande, entre Londonderry et la Chaussée des géants, naissait, la même année, la Old Bushmill, qui deviendra la plus vieille distillerie du monde. C'est ainsi que, ni en traversant l'Atlantique ni pendant son mouillage à Tadoussac, personne n'aperçut le moindre tonneau de whiskey dans la cale du *Don-de-Dieu* – ce dont ils furent tous bien marris, mais la cuvée de 1608 n'avait pas encore rendu ses qualités.

XXX

pour Anna

Mon beau chéri, je n'ai rien de spécial à te dire qui ne serait la répétition de ce que je t'ai déjà expliqué. D'ailleurs, je me rends bien compte que, toi et moi, malgré tout l'amour que nous partageons, c'est une mission impossible. Tu sais aussi bien que moi dans quel monde nous vivons. Mon statut social limite considérablement le développement de notre relation et mon richissime mari, même impotent, refuse que j'assouvisse avec toi mon désir et ma passion charnelle. Je ne comprendrai donc jamais les hommes ! Adieu. Ton amour pour toujours x x x.

XYSTE

Ils y couraient tant qu'ils le pouvaient, surtout le matin, protégés des éléments, en particulier du vent brûlant qui balayait la galerie et transportait, jusque dans les estrades de pierre, les sables du désert pourtant à des centaines de kilomètres. C'était ainsi qu'il convenait de le faire, pendant les sécheresses annuelles, ainsi qu'il fallait s'entraîner : nul autre endroit que le xyste ne permettait mieux à ces dieux du gymnase de maintenir leur forme pour vaincre les diables de Sparte tout aussi bien que leurs démons intérieurs. Ils endurcissaient leur corps, le forçaient à supporter des efforts de plus en plus importants, à endurer des douleurs de plus en plus intenses, pour que les impacts souvent mortels des jeux ou ceux de la guerre n'aient pas d'effets sur eux. Leur vie y passait – à se préparer à affronter la mort – puis la mort venait... et les emportait.

YEUX

L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.
Victor Hugo

Il était le maître et s'affairait à ce que sa surveillance ne se relâche pas. Il la tenait à l'œil depuis des semaines, même la nuit. Il se réveillait pour la regarder respirer ; quand ses yeux s'étaient habitués à la presque noirceur, il percevait, dans son visage, la formulation de ses mensonges et les fausses vérités de ses récits. Il s'approchait encore et se voyait troublé par une respiration aux exhalaisons étrangères, comme des fumées empoisonnées. Malgré tout, il voulait savoir. Il la fixait, il plongeait en elle et entendait des prénoms qui n'étaient pas le sien... Il finit par la réveiller et, par surprise, lui demander : « Qui est-ce ? » Elle ouvrit ses yeux, verts dans le regard de l'inquisiteur. Dans le noir de leur chambre, n'ayant pas d'endroit où fixer son regard, elle ne le détourna pas. Elle répondit : « Ce n'est pas toi. » Pour la première fois depuis longtemps, la vérité fusait, simplement. Le maître, lui, se détournait. Il comprenait enfin le sens des paroles de Shakespeare : « *O, beware, my Lord, of jealousy ; It is the green-eyed monster.* »

YSOPET

Monsieur Ésope – qui a plus ou moins inventé la fable – a donné son nom au rassemblement de ses contes moraux dans un recueil. Au Moyen-Âge tout le moins, quiconque rédigeait deux ou trois fables les réunissait déjà en un ysopet. Mais aujourd'hui, hein ? alors qu'« Ésope reste ici et se repose », il n'est plus qu'un palindrome !

ZUT

Ah ! et puis zut, à la fin du compte.
Joris-Karl Huysmans

Tout à coup, les yeux tombèrent sur la lettre Z. « Zut pour les scrupules, dit Bernanos, sauvons nos peaux ! » Avant lui, Rimbaud, avec d'autres, qui disait « zut ! » à tout, ajouta : « Zut alors si le soleil quitte ces bords. » Qu'est-ce à dire ?

ZWANZER

— V'là une histoire drôle !

— Quoi ?

— *(Levant la tête de son journal.)* Deux Bruxellois vont à la mer pour la première fois ! À marée haute, ils remplissent une bouteille d'eau comme souvenir, puis ils vont déjeuner. Dans l'après-midi, ils reviennent et trouve la mer à marée basse... « Ben, dis donc, nous ne sommes pas les seuls à avoir pris de l'eau, une fois ! »

— Ha, ha ! Arrête donc de zwanzer !

Un parachutiste dans le désert
est paru, en 2011, à Montréal,
aux éditions de la Pleine Lune.
ISBN : 978-2-89024-210-4

La présente édition,
chez l'auteur et éditeur, porte le numéro
ISBN : 978-2-89668-916-3
© Jean Yves Collette et Vertiges éditeur, 2019
– 0917 –